

Vintage Chicago

Histoire d'un Cliff Dweller

Une histoire narrative de Chicago en six époques

William J. Bowe

[Carte interactive Vintage Chicago Map](#)

Copyright © 2026 William J. Bowe

Table des matières

Introduction

Chapitre 1 : Chicago colonial, 1688–1812

Un lieu de rencontre bien avant de devenir une ville
L'arrivée des Français : Marquette, Jolliet et le portage
Pourquoi ici ? La géographie qui a créé une métropole
Commerçants et fort : Du Sable, Kinzie et Fort Dearborn
La guerre atteint le portage : le massacre de Fort Dearborn
Un commencement modeste et violent

Chapitre 2 : Les premiers colons de Chicago, 1813–1870

Un fort reconstruit, une frontière reconquise
La guerre de Black Hawk et le départ des Potawatomis
Du poste de traite au bourg, puis à la ville
Le canal qui fit la ville
Écluses, bois d'œuvre et une rivière mise au travail
L'arrivée du chemin de fer, et tout s'accélère
Céréales, vapeur et la naissance du marché à terme
Un taux de croissance stupéfiant
Sortir la ville de la boue
Maires, machines politiques en miniature et l'émeute de la Lager Beer
Chicago et la guerre de Sécession
Du poste-frontière à la métropole

Chapitre 3 : Chicago après l'incendie, 1871–1900

Une ville réduite en cendres
La ville « I Will » se reconstruit
L'invention du gratte-ciel
Haymarket et la question ouvrière
« Hog Butcher for the World »
Carter Harrison, les « Gray Wolves » et la machine politique naissante de Chicago
Bubbly Creek et l'inversion de la rivière
La Ville blanche
Reconstruire la scène : théâtre, opéra et symphonie
L'Art Institute et le Midway de la foire
Des cendres à l'empire

Chapitre 4 : Chicago à l'ère du jazz, 1901–1950

Une ville qui se réinvente
Le Plan de Burnham et « Ne faites pas de petits plans »

Comblent le front de lac : des décombres de l'incendie à Grant Park
Des écluses pour relier la rivière au monde
La Grande Migration et la naissance de Bronzeville
L'émeute raciale de 1919
La Prohibition, Capone et l'industrie du crime
Big Bill Thompson, Anton Cermak et l'essor de la machine politique
L'ère du jazz et la Renaissance de Chicago
Les studios Essanay et l'heure de gloire du cinéma chicogoan
Le Goodman Theatre et l'âge d'or de la radio
Une exposition universelle au cœur de la Dépression
L'Arsenal de la démocratie
La ville que ces cinquante années ont façonnée

Chapitre 5 : Chicago à l'ère numérique, 1951–2000

Une ville refaçonée
L'attrait des banlieues
Daley et la Machine
Le mouvement de préservation riposte
Les Chicago Seven défient les miésiens
La bande d'O'Hare : le dernier chapitre de l'annexion
La quatrième façade maritime qui ne fut jamais : la voie maritime du Saint-Laurent
Migration, ségrégation et affrontements
1968 : le monde entier regarde
La fermeture des usines
La percée de Harold Washington
Le clientélisme, les décrets Shakman et les Council Wars
Richard M. Daley et une ville postindustrielle
Le blues devient électrique, et la house music voit le jour
The Second City, Steppenwolf et une nouvelle scène chicogoane
Bellow, Terkel et la voix de Chicago de l'après-guerre
Les Hairy Who et l'Uptown Poetry Slam
Un demi-siècle de réinvention

Chapitre 6 : Chicago contemporain, 2001 à aujourd'hui

Un nouveau siècle, une silhouette urbaine différente
Le krach et la longue remontée
Une ville qui se transforme, se réduit et se recompose
Clout — l'essor et le déclin de la machine politique démocrate à Chicago
Quatre maires, quatre Chicago
Violence, maintien de l'ordre et heure de vérité
La parenthèse pandémique
Toujours une ville mondiale
Le hip-hop de Chicago, de Kanye au drill

Lollapalooza rentre au bercail, et une nouvelle aile pour l'Art Institute

Une ville toujours en train de se faire

Index

Introduction

Origines du projet Vintage Chicago History. Je suis parti à la retraite en 2014 avec un disque dur contenant plus de 70 000 photographies et aucun projet pour elles. La plupart de ces photos étaient le résidu ordinaire d'une vie de famille et de travail — vacances, voyages professionnels pour United Press International puis pour l'Encyclopaedia Britannica, visites familiales ici et en France — en somme, le fatras qui s'accumule quand on a toujours un appareil photo à portée de main.

Après la retraite, avec encore plus de temps libre, je me suis mis à collectionner, à partir de sources publiques en ligne, d'anciennes photographies, cartes postales, lithographies, cartes et œuvres d'art de Chicago, pour ensuite les ajouter à mes archives photographiques après les avoir géolocalisées et légendées. En 2025, je disposais d'une collection substantielle et bien organisée d'images anciennes de Chicago — et d'absolument aucun moyen de les faire voir à qui que ce soit.

L'arrivée en 2025 des plateformes d'intelligence artificielle, et de l'une de leurs progénitures capables d'écrire du code informatique, Claude d'Anthropic, m'a permis de créer la carte interactive [Vintage Chicago Map](#). En écrivant quelque 50 000 lignes de charabia informatique que je n'aurais jamais su écrire moi-même, la machine nommée Claude m'a permis de donner à toutes ces photos anciennes un foyer utile, en les rendant largement accessibles sur la plateforme cartographique interactive de Vintage Chicago, A Cliff Dweller's History.

Vintage Chicago, l'histoire d'un Cliff Dweller à travers les six époques de Chicago. Un complément essentiel à la vocation visuelle de la carte interactive sur le passé de Chicago est ce récit textuel qui l'accompagne, *A Cliff Dweller's History of Chicago*. On peut également y accéder depuis la légende de la carte. Cette brève histoire de Chicago comprend six chapitres, répartis selon les époques chronologiques du développement de la ville :

- **1688–1812, l'époque coloniale.** Les origines amérindiennes et coloniales de Chicago ;
- **1813–1870, les débuts de la colonisation.** Les premiers temps de la ville et l'arrivée du chemin de fer ;
- **1871–1900, l'après-incendie.** Le grand incendie de Chicago, puis la reconstruction et l'essor industriel qui ont suivi ;
- **1901–1950, l'ère du jazz.** La Grande Migration et la Renaissance de Chicago ;
- **1950–2000, l'ère numérique.** La seconde moitié du vingtième siècle ; et
- **2001 à aujourd'hui, l'époque contemporaine.** La ville telle qu'elle est aujourd'hui.

Chaque chapitre est illustré de photographies historiques tirées de la carte et se termine par une bibliographie avec des liens pour en savoir plus.

La légende de la carte Vintage Chicago. La légende de la carte est en quelque sorte le grand échangeur routier du volet visuel de Vintage Chicago : on peut tout y trouver et tout y atteindre. Ses nombreux filtres et ses choix d'époques ouvrent la porte à plus de 3 000 photographies qui couvrent l'histoire visuelle de Chicago depuis 1688, année où le frère franciscain italien Vincenzo Coronelli a dessiné la première carte imprimée à porter le nom « Chekagou », jusqu'à aujourd'hui. Se superposent à la carte des galeries consacrées aux 100 bâtiments célèbres et aux 50 architectes célèbres, aux lieux liés à des écrivains célèbres, un filtre permettant d'explorer chacun des 78 quartiers de Chicago, ainsi que des photos aériennes, des cartes historiques et des œuvres d'art.

La légende de la carte a été conçue pour offrir plusieurs façons de découvrir l'histoire de Chicago. On peut zoomer jusqu'au coin d'une rue de quartier, examiner de plus près l'un des bâtiments célèbres de la ville, ou lire comment elle est passée d'un comptoir commercial boueux à la métropole mondiale d'aujourd'hui. On peut aussi commencer à comprendre comment Chicago en est venue à occuper son rôle actuel de capitale de la conception architecturale pour des structures mégaroutes à travers le monde entier.

Les Cliff Dwellers. Il existe également un filtre consacré aux architectes, écrivains, artistes et photographes notables des Cliff Dwellers, ce petit club des arts du centre-ville auquel j'appartiens depuis des décennies et dont j'ai autrefois été président. C'est cette appartenance qui explique pourquoi je qualifie la carte Vintage Chicago d'« histoire d'un Cliff Dweller ». C'est une étiquette autant personnelle que descriptive, et la carte me permet de mettre en valeur le rôle de certains membres du club qui ont marqué la vie culturelle de Chicago depuis la fondation du club en 1907.

L'intérêt pour l'histoire de Chicago. Mon intérêt initial pour l'histoire de Chicago remonte à des vacances scolaires de printemps, à l'adolescence. Ma mère, soucieuse de me tenir à la fois occupé et instruit, m'avait suggéré de passer quelques jours à la Newberry Library.

Je me suis vite plongé dans les trois volumes de l'History of Chicago d'A. T. Andreas. Ce grand récit des débuts de la ville commence avec l'expédition de LaSalle en 1679, et se poursuit jusqu'au massacre de Fort Dearborn en 1812, au canal Illinois-Michigan, aux chemins de fer, au grand incendie de 1871 et au redressement immédiat et stupéfiant de Chicago, jusqu'en 1884, année où Andreas publia son premier volume. Je ne l'ai pas pleinement mesuré sur le moment, mais cette semaine passée à une table de lecture de la Newberry a mis en branle quelque chose qui a mis encore soixante-dix ans environ à pleinement se développer.

L'intérêt pour l'architecture de Chicago. L'attention particulière que porte la carte Vintage Chicago à l'histoire architecturale de la ville reflète un intérêt de toute une vie pour l'architecture, suscité par mon oncle, le frère de mon père, le juge Augustine J. Bowe. Le maire Richard J. Daley l'avait nommé en 1957 premier président de la nouvelle Commission des monuments architecturaux de Chicago (Commission on Chicago Architectural Landmarks).

En tant que premier président de la Commission, Gus l'a dirigée pendant ses années formatrices, y compris lors de l'importante initiative de 1960 qui désigna les 38 premiers bâtiments comme monuments officiels. Parmi ces bâtiments figuraient la Glessner House et le Rookery. Il fut également très impliqué dans la bataille très médiatisée, et finalement perdue, pour sauver le Garrick Theater de Louis Sullivan. (Voir [The Demolition of Louis Sullivan's Garrick Theater](#)).

Remerciements. Une œuvre comme la carte Vintage Chicago n'existerait pas sans les institutions et les personnes qui accomplissent le travail difficile et patient de préserver la mémoire du passé de Chicago pour les générations futures. Pour n'en citer que quelques-unes : la [Ryerson and Burnham Library](#) de l'Art Institute of Chicago, la [Newberry Library](#), le [Chicago History Museum](#), la [bibliothèque de l'Université de Chicago](#), la [bibliothèque de l'Université de l'Illinois à Chicago](#), le [Chicago Architecture Center](#), la ressource [Chicagology](#), et Erik Nordstrom, pour son érudition architecturale et son [musée et galerie Building 51](#).

Je n'oublie pas non plus les généreux membres d'une demi-douzaine de groupes Facebook consacrés à l'histoire de Chicago, qui n'ont cessé de faire remonter des photographies que je n'aurais jamais trouvées seul. Je leur dois à tous une dette que je ne peux rembourser qu'en termes généraux, car la carte Vintage Chicago est arrivée bien après que la plupart des crédits photographiques individuels qui existaient autrefois aient été perdus. Je n'ai pas vu venir assez tôt cet avenir assisté par l'IA pour recueillir la provenance qui aurait pu être disponible plus tôt.

Erreurs et responsabilité. Cette carte et cette histoire comportent sans doute leur lot de lacunes, d'inexactitudes et d'erreurs. Cela peut être particulièrement vrai lorsque j'ai essayé d'attribuer une géolocalisation exacte à une carte ou au lieu d'où une photo aérienne a été prise. Si vous tombez sur d'autres maladroites, comme des bugs de code ou du texte généré qui semble confus, n'en tenez pas Claude responsable, et blâmez-moi. Je réglerai ça moi-même avec Claude si nécessaire.

[William J. Bowe](#)

Northbrook, Illinois

[Vintage Chicago Map](#)

wbowe.com

Août 2026

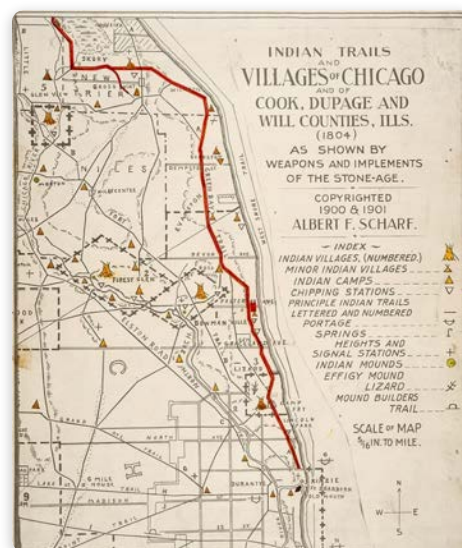
Chapitre 1 : Chicago colonial, 1688–1812



La première carte imprimée à mentionner « Chekagou » comme toponyme, par le cartographe italien Vincenzo Maria Coronelli, 1688.

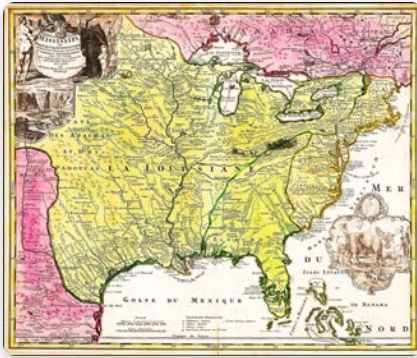
Un lieu de rencontre bien avant de devenir une ville

Des siècles avant que Chicago n'existe en tant que ville, le terrain marécageux où la rivière Chicago rencontrait le lac Michigan avait déjà son importance — mais pas pour les Européens. Les Potawatomis étaient le peuple dominant de la région à l'époque des premiers écrits, au sein d'un vaste réseau comprenant la Confédération des Illinois, les Miamis et d'autres peuples qui chassaient, voyageaient et commerçaient dans toute la contrée. Un missionnaire jésuite, le père Claude Allouez, rapporte avoir rencontré dès 1677 un village d'une quatre-vingtaine d'Indiens illinois près de la rivière des Illinois — un rappel que « Chicago » fut une terre amérindienne pendant des milliers d'années avant de devenir l'avant-poste colonial de quiconque. Le nom même du lieu est d'origine amérindienne : un mot algonquin généralement traduit comme désignant l'ail sauvage ou l'oignon sauvage qui poussait le long des berges. Lorsque les commerçants et soldats européens finirent par arriver, ils pénétraient dans un territoire qui possédait déjà ses propres routes commerciales, ses alliances et ses rivalités, et l'histoire des débuts de Chicago est, dès le départ, une histoire de contact et de négociation entre ces mondes — une histoire qui allait s'achever, en 1812, dans la violence.



Carte dressée en 1901 par Albert F. Scharf des sentiers et villages amérindiens des comtés de Chicago, Cook, DuPage et Will.

L'arrivée des Français : Marquette, Jolliet et le portage



Carte française de la Louisiane et de la région des Grands Lacs, avant que le Pays des Illinois ne passe sous domination britannique en 1763.

La première mention de Chicago dans les archives historiques découle justement de ce contact. Au printemps 1673, Louis Jolliet — chargé par l'administration coloniale française de rechercher un grand fleuve à l'ouest — partit du détroit de Mackinac avec le missionnaire jésuite le père Jacques Marquette et cinq compagnons. Ils descendirent en canot les rivières Fox et Wisconsin jusqu'au Mississippi, puis le suivirent vers le sud presque jusqu'à la rivière Arkansas avant de rebrousser chemin, se méfiant du territoire espagnol qui s'étendait plus loin. Lors du voyage de retour, guidés par des voyageurs amérindiens locaux, ils remontèrent vers le nord par la rivière des Illinois puis, très probablement, par le court portage terrestre qui la séparait de la rivière Chicago — devenant, selon la tradition, les premiers Européens à fouler le sol qui deviendrait le centre-ville de Chicago.

Marquette revint sur les lieux en décembre 1674, tomba gravement malade et finit par passer l'hiver campé près du portage — le premier séjour prolongé d'un Européen dans la région, bien qu'il se soit presque certainement abrité dans un wigwam de style amérindien plutôt que dans une quelconque construction en rondins, quoi qu'en suggèrent des récits plus tardifs et plus romancés. Il n'était même pas tout à fait seul : il trouva deux commerçants français déjà installés un peu plus loin en aval, preuve que le portage commençait déjà à être connu des trafiquants de fourrures avant même d'avoir reçu le nom qui allait lui rester. Quelques années plus tard, René-Robert Cavelier, sieur de La Salle, plus célèbre et plus impitoyable, traversa lui aussi le portage lors de ses propres expéditions pour revendiquer la vallée du Mississippi au nom de la France — un contraste que les historiens établissent depuis longtemps entre le Marquette « doux et pieux » et le La Salle « autoritaire », bâtisseur d'empire. À eux deux, ces Français fixèrent les termes selon lesquels l'Europe allait d'abord comprendre cette étendue de prairie : non pas comme un lieu où s'installer, mais comme une route vers ailleurs.

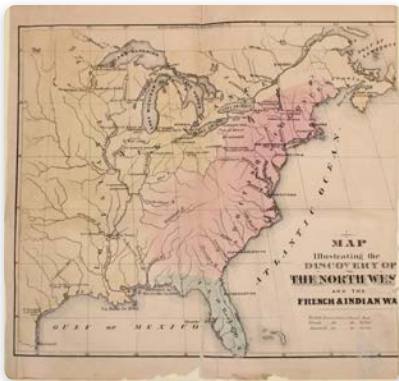
Pourquoi ici ? La géographie qui a créé une métropole

Ce dernier point est la clé de tout ce qui suit. Pendant plus d'un siècle, l'emplacement de Chicago n'a tiré sa valeur presque exclusivement que de ce qui se trouvait de part et d'autre. Le portage de Chicago était l'un des rares endroits où un canot, puis plus tard un chariot, pouvait passer du bassin versant des Grands Lacs et du Saint-Laurent à celui du Mississippi et du golfe du Mexique sans long trajet terrestre. Par les rivières Chicago et Des Plaines, un voyageur pouvait relier l'intérieur du continent à deux océans. Des récits datant du début des années 1700 décrivent le portage comme s'étendant sur quelques milles par temps sec — parfois jusqu'à neuf milles lorsque les marais s'asséchaient — mais se réduisant presque à rien durant les saisons humides, lorsqu'un pagayeur pouvait parfois glisser à travers les herbes inondées depuis le lac jusqu'à la rivière Des Plaines sans jamais poser le pied à terre. Un historien l'a plus tard qualifié de l'une des « clés du continent », et ce n'est pas une exagération : cette modeste brèche marécageuse, souvent inondée, dans le paysage est le seul fait physique qui explique pourquoi une ville a surgi ici plutôt qu'à l'un des dizaines d'autres emplacements tout aussi plats et tout aussi riverains du lac. Jolliet lui-même, à son retour de l'expédition de 1673, proposa de creuser un court canal pour



Une carte française ancienne des Grands Lacs et des réseaux fluviaux du Midwest — la même géographie hydrographique qui donnait toute sa valeur au portage de Chicago.

rendre la liaison permanente — une idée qui mit un siècle et demi à se concrétiser, mais qui devint finalement le canal Illinois-Michigan, puis, plus tard, la logique même derrière les chemins de fer de Chicago. Le portage est venu en premier ; tout le reste de l'essor de Chicago comme plaque tournante des transports en découle.



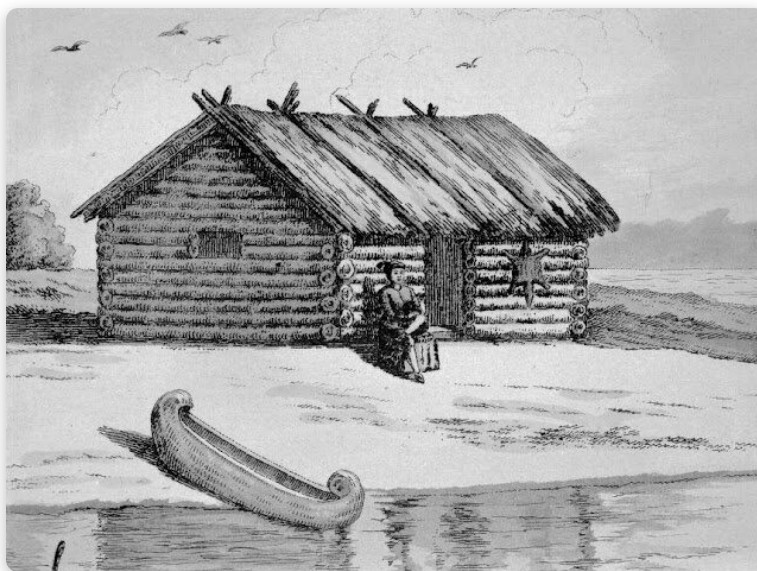
Possessions françaises, espagnoles et britanniques en Amérique du Nord à la fin de la guerre de la Conquête, en 1763.

La souveraineté sur cette brèche changea encore deux fois de mains avant que Chicago ne devienne véritablement une ville. La France céda sa revendication sur le territoire à l'est du Mississippi à la Grande-Bretagne en 1763, à l'issue de la guerre de la Conquête ; deux décennies plus tard, la carte fut redessinée une nouvelle fois lorsque le traité de Paris de 1783 — pour lequel la grande carte murale de l'Amérique du Nord du cartographe britannique John Mitchell servit de principale référence frontalière — transféra la région aux États-Unis nouvellement indépendants, dans le cadre de l'ancien Territoire du Nord-Ouest. Le portage lui-même ne bougea jamais ; seuls changèrent les drapeaux qui le revendiquaient.



La carte des possessions britanniques et françaises en Amérique du Nord de John Mitchell, principale référence utilisée pour définir les frontières des États-Unis dans le traité de Paris de 1783.

Commerçants et fort : Du Sable, Kinzie et Fort Dearborn



La rive ouest de la branche nord de la rivière Chicago, près de Wolf Point — emplacement de la cabane en rondins de Jean Baptiste Point du Sable, où il cultivait la terre et faisait du commerce.

Pendant la majeure partie du XVIII^e siècle, les rares visiteurs du portage étaient des trafiquants de fourrures de passage plutôt que des colons venus s'établir. Cela changea avec Jean Baptiste Point du Sable, un commerçant d'origine française et africaine né vers 1745 à Saint-Domingue (aujourd'hui Haïti), qui, dès les années 1780, avait bâti à l'embouchure de la rivière Chicago un comptoir commercial important et prospère — assez bien tenu pour qu'un journal de commerçant de passage, datant de 1790, le décrive comme abondamment approvisionné en marchandises. Du Sable épousa Kitihawa, une femme potawatomie, et est aujourd'hui reconnu comme le premier résident permanent non amérindien de Chicago et, à juste titre, comme son fondateur. Il vendit son comptoir et quitta la région vers 1800 ; après être passée entre plusieurs mains, la propriété finit par revenir à John Kinzie, un commerçant qui installa sa famille à Chicago en octobre 1803 et qui devint, pour la décennie suivante, le résident civil le plus en vue de la colonie.



La demeure Kinzie à l'embouchure de la rivière Chicago — à l'origine la seconde maison de du Sable, devenue plus tard le foyer de la famille Kinzie.



Une vue d'artiste de Fort Dearborn à l'époque de sa construction, en 1803.

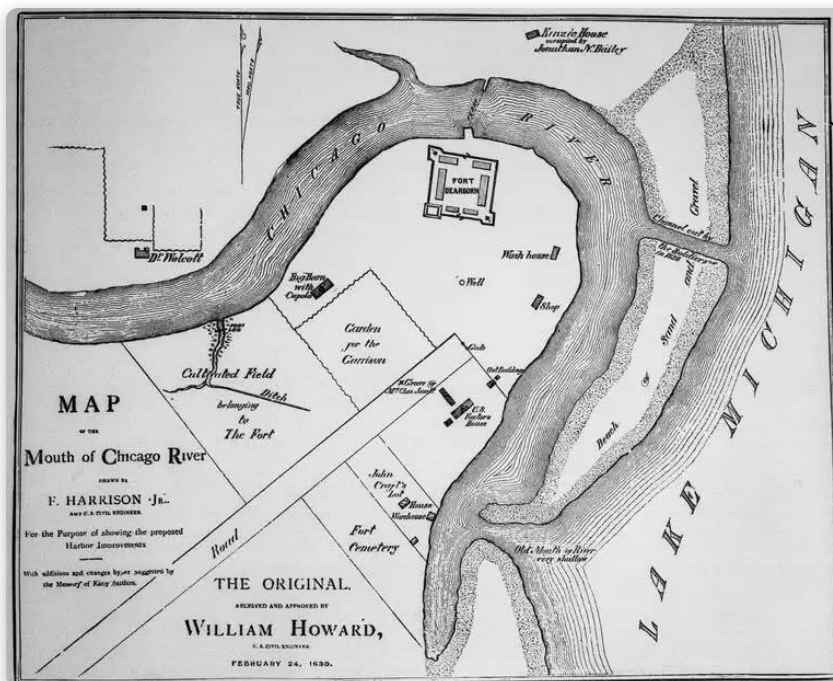


Une maquette du premier Fort Dearborn (1803-1812), sculptée par A. L. Van Den Berghen en 1898 d'après un dessin du capitaine John Whistler.

L'arrivée de Kinzie coïncida avec l'année où l'armée américaine construisit le premier Fort Dearborn, une modeste palissade en rondins sur la rive sud de la rivière, garnie pour affirmer les revendications américaines sur la région après l'achat de la Louisiane et pour gérer les relations avec les tribus environnantes. Ce premier fort — une structure différente et plus petite que celle reconstruite plus tard au même endroit en 1816 — comptait deux blockhaus et, fait notable, un passage souterrain couvert menant jusqu'à la rivière afin que la garnison puisse puiser de l'eau même en cas de siège, un détail qui laisse penser que l'armée mesurait exactement à quel point ce petit poste était exposé. La maison

de Kinzie se dressait juste de l'autre côté de la rivière, face au fort ; à proximité se trouvait une ferme isolée connue sous le nom de « Lee's Place ». En 1812, il s'agissait véritablement d'une petite communauté : la garnison du fort, une famille de commerçants, une poignée d'autres colons, et, disséminés autour d'eux sur des kilomètres dans toutes les directions, les villages potawatomis et alliés, bien plus nombreux et bien plus vastes, dont la bienveillance conditionnait discrètement la survie de tout l'avant-poste.

La guerre atteint le portage : le massacre de Fort Dearborn



« Chicago en 1812 », une carte rétrospective d'Alfred Theodore Andreas, publiée dans son *History of Chicago* (1875-1885).

Cette dépendance fut mise à l'épreuve, puis rompue, à l'été 1812. Lorsque les États-Unis déclarèrent la guerre à la Grande-Bretagne en juin de cette année-là, les garnisons isolées de l'ancien Nord-Ouest — loin de tout renfort, entourées de tribus que les agents britanniques avaient courtisées pendant des années — devinrent soudain vulnérables. Le 8 août, le commandant de Fort Dearborn, le capitaine Nathan Heald, reçut un ordre du général William Hull, transmis par un chef potawatomi nommé Winnemeg, lui enjoignant d'abandonner le fort et de marcher vers Fort Wayne, en distribuant les biens du fort aux tribus environnantes avant de partir. Le 12 août, le capitaine William Wells arriva de Fort Wayne avec une compagnie de guerriers miamis en escorte ; en observant les quelque cinq cents Potawatomis rassemblés près du fort et ses réserves considérables — mousquets, artillerie, des milliers de livres de poudre à canon, des mois de provisions — Wells jugea que la situation était devenue dangereuse. Sur ses instances et celles de Kinzie, Heald revint sur sa promesse initiale et, dans la nuit du 13 août, fit détruire les armes, l'alcool et les munitions du fort plutôt que de les remettre, une décision qui mit visiblement en colère les Potawatomis rassemblés le lendemain matin.

Cette nuit-là, un chef potawatomi nommé Black Partridge se rendit en privé auprès de Heald et lui rendit la médaille de paix que les Américains lui avaient offerte, lui disant, selon les mots consignés plus tard par un officier survivant de la bataille, qu'il ne pouvait plus retenir ses jeunes guerriers et qu'il ne porterait pas un symbole de paix alors qu'il était contraint d'agir en ennemi. Heald ne partagea pas cet avertissement avec ses propres officiers. Au matin du 15 août 1812, la garnison évacua malgré tout : cinquante-deux soldats, quatre officiers et un chirurgien, une poignée d'autres colons, neuf femmes et dix-huit enfants, marchant vers le sud le long de la prairie riveraine du lac, avec leur escorte miami. À environ un mille et demi du fort, Wells — chevauchant en éclaireur — signala qu'ils étaient encerclés, et l'attaque commença presque aussitôt. En quelques minutes, presque tous les soldats furent tués ou blessés ; les combats furent brutaux et, selon tous les récits des survivants, profondément personnels — non pas la violence impersonnelle d'une bataille lointaine, mais un massacre mené au corps à corps entre des gens qui avaient vécu les uns près des autres pendant des années. Environ deux douzaines de soldats moururent dans les combats initiaux, ainsi qu'un certain nombre des civils qui les accompagnaient ; les blessés qui

ne pouvaient être déplacés furent tués sur place, là où la colonne s'était arrêtée. Le lieutenant Linai Helm, gendre de Kinzie, fut blessé et capturé ; son épouse survécut, cachée et protégée par Black Partridge lui-même — le même homme qui avait tenté, en vain, d'avertir Heald la veille au soir. Heald et son épouse furent finalement relâchés et regagnèrent leur foyer par un long détour, via St. Joseph et Mackinac. Le fort lui-même fut réduit en cendres ; il ne serait reconstruit, sur une plus grande échelle, qu'en 1816.

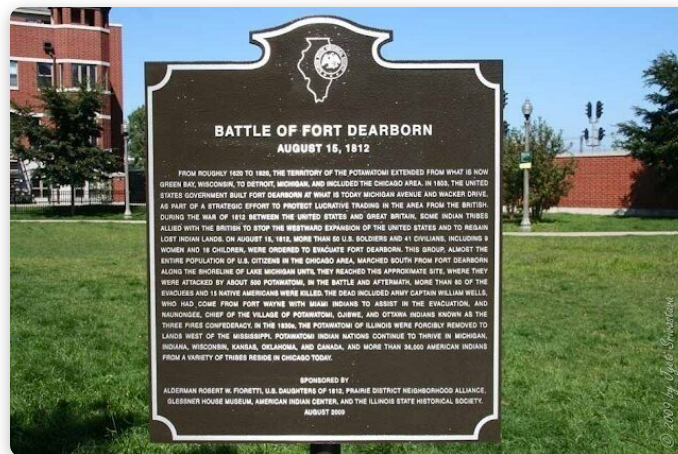
Un commencement modeste et violent

En août 1812, « Chicago » n'était qu'un fort, un comptoir de traite, quelques familles éparses et quelques kilomètres de prairie — la population non amérindienne se comptait par dizaines, et l'événement qui allait définir cette période dans la mémoire locale dura moins d'une heure. Et pourtant, presque tout ce qui suivit dépendait de ce qui s'était passé ici durant ces années : le portage qui, en premier lieu, rendait le site digne d'être disputé, les commerçants qui furent les premiers à en percevoir le potentiel commercial, et la paix fragile, finalement rompue, entre les États-Unis en expansion et les Potawatomis et leurs alliés, dont c'était depuis toujours la terre natale. L'essor fulgurant que connut plus tard Chicago comme plaque tournante ferroviaire et portuaire, sujet d'une si grande partie du reste de cette carte, n'est en réalité que



L'emplacement de Fort Dearborn situé par rapport aux anciennes et nouvelles rives du lac Michigan.

l'accomplissement d'un fait géographique que les Potawatomis, les Français et l'armée avaient tous, séparément, reconnu plus d'un siècle auparavant : quiconque contrôlait cette étroite brèche marécageuse dans le paysage contrôlait une porte entre deux moitiés d'un continent.



La plaque commémorative du site de la bataille de Fort Dearborn, Fort Dearborn Park, 1801 South Calumet Avenue — le site du massacre tel qu'il apparaît aujourd'hui.

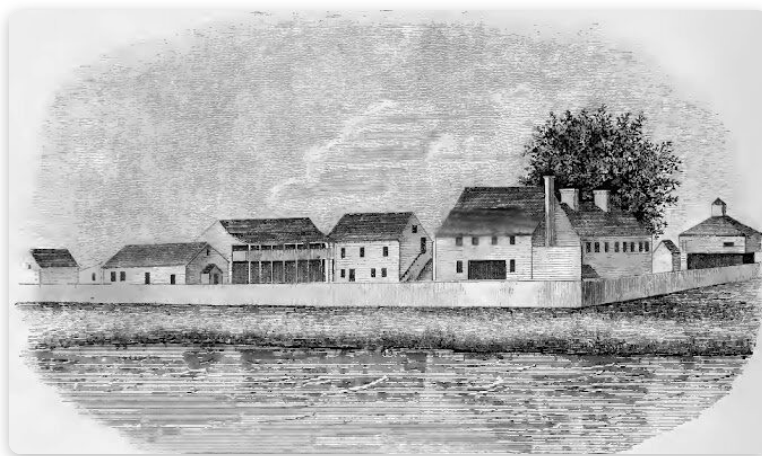
Sources : Milo M. Quaife, [Chicago and the Old Northwest, 1673–1835](#) (1913) ; Juliette Kinzie, [Wau-Bun: The "Early Day" in the North-West](#) (1856) ; le [récit du massacre de Fort Dearborn](#) du lieutenant Linai T. Helm ; sources générales de référence sur Jean Baptiste Point du Sable.

Crédits photographiques : Carte de Coronelli de 1688 des Grands Lacs — Newberry Library, Chicago ; Library of Congress ; Carte des possessions britanniques et françaises en Amérique du Nord de Mitchell — Library of Congress, Geography and Map Division ; Carte de 1901 des sentiers amérindiens de Scharf — Chicago History Museum ; La demeure Kinzie — Wisconsin Historical Society ; également disponible via Calisphere ; Fort Dearborn, 1803 (vue d'artiste) — Chicago History

Museum ; Maquette du premier Fort Dearborn — Chicago History Museum, exposition Crossroads of America ; « Chicago en 1812 » (carte d'Andreas) — A. T. Andreas, History of Chicago (1884) ; Newberry Library / Chicago Public Library. Les sources internet des autres photos ne sont pas identifiées.

Chapitre 2 : Les premiers colons de Chicago, 1813–1870

Un fort reconstruit, une frontière reconquise



Le fort Dearborn reconstruit à l'embouchure de la rivière Chicago, 1816.

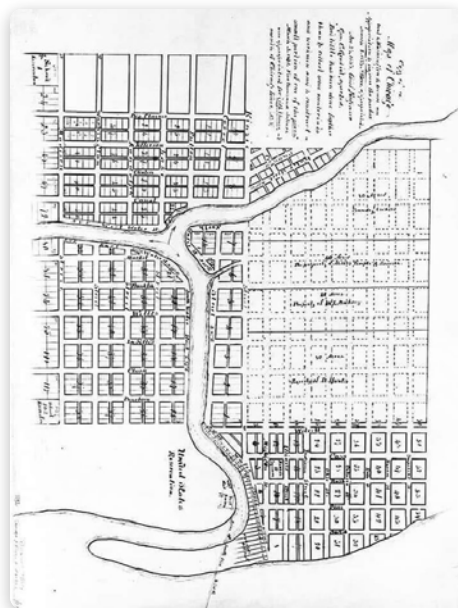
Lorsque les soldats américains revinrent à l'embouchure de la rivière Chicago à l'été 1816, ils n'y trouvèrent guère que des cendres et des souvenirs. Le fort Dearborn original avait été entièrement incendié après le massacre d'août 1812, et la poignée de commerçants et de familles autochtones qui avaient fait de ce lieu leur foyer avaient été dispersés ou tués. Le nouveau fort Dearborn, construit cette année-là sous les ordres du capitaine Hezekiah Bradley, n'était qu'une modeste palissade de bois, mais son objectif était sans équivoque : réaffirmer le contrôle américain sur un carrefour que les États-Unis n'avaient nullement l'intention d'abandonner. La garnison attira avec elle un lent filet de civils — commerçants, interprètes et quelques familles entreprenantes prêtes à parier sur un avant-poste marécageux dont la majeure partie du pays n'avait jamais entendu parler. Pendant près de deux décennies, Chicago demeura ce qu'elle avait toujours été, un portage et un poste de traite, sa population dépassant rarement quelques dizaines de résidents blancs, aux côtés des Potawatomis, des Odawas et des Ojibwés qui dominaient encore le pays environnant. Rien dans son cadre physique — plat, humide, infesté de moustiques, sujet aux inondations — ne laissait présager qu'elle deviendrait un jour davantage.

La guerre de Black Hawk et le départ des Potawatomis

L'événement qui, plus que tout autre, ouvrit la voie à la colonisation américaine ne se produisit pas du tout à Chicago : il eut lieu le long de la rivière Rock, en 1832, lorsque le chef sauk Black Hawk ramena plusieurs centaines de partisans à travers le Mississippi jusqu'en Illinois, au mépris d'une cession de terres antérieure, dans l'espoir de reprendre des champs de maïs ancestraux. Le conflit qui s'ensuivit, bref et inégal, toucha à peine Chicago directement, mais il terrifia suffisamment les colons épars de la région pour que beaucoup se réfugient au fort reconstruit, et il raffermir la détermination américaine à achever l'expulsion des nations autochtones du nord de l'Illinois. L'année suivante, en 1833, des commissaires américains réunirent à Chicago même des milliers de Potawatomis, ainsi que des délégués odawas et ojibwés, pour le traité de Chicago, par lequel les tribus cédèrent les dernières terres qui leur restaient dans la région en échange de réserves à l'ouest du Mississippi et de rentes en espèces. Le départ effectif ne se fit pas immédiatement — de nombreuses familles s'attardèrent encore deux ans — mais dès 1835, les derniers grands campements potawatomis avaient quitté la région de Chicago pour de

bon, marchant vers l'ouest sous escorte gouvernementale. Ce fut une fin déchirante et forcée à des millénaires de présence autochtone au confluent de la rivière et du lac, et elle ouvrit le terrain sur lequel la ville américaine allait être bâtie.

Du poste de traite au bourg, puis à la ville



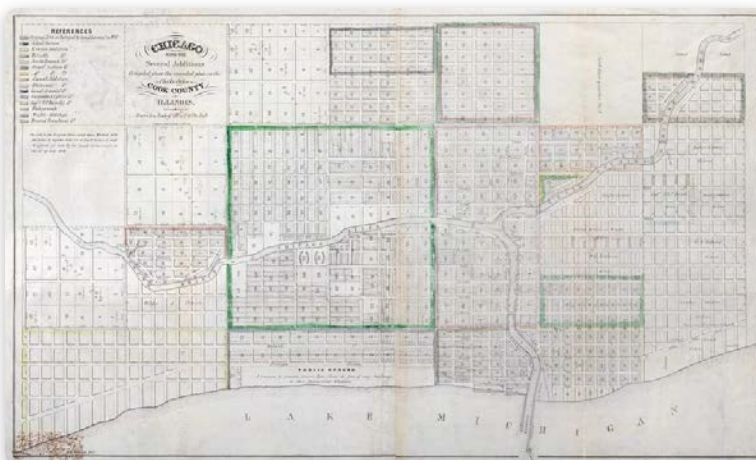
Le plan cadastral original de Chicago dressé par John Kinzie en 1833 — la même trame de rues que celle du Loop actuel.

La transformation qui suivit stupéfia même les contemporains. En 1833, l'année même du traité de Chicago, la minuscule agglomération — quelques centaines d'habitants regroupés autour du fort et de l'embouchure de la rivière — s'organisa en Town of Chicago, dotée d'un conseil de syndics élus et d'une charte assez modeste pour un lieu que l'on pouvait encore traverser d'un bout à l'autre en quelques minutes. La spéculation foncière, cependant, devenait déjà la première véritable industrie du bourg ; des parcelles vendues quelques dollars au début des années 1830 changeaient de mains pour des centaines de dollars quelques années plus tard, à mesure que se répandait la nouvelle que ce carrefour marécageux se trouvait sur le tracé probable d'un canal reliant les Grands Lacs au bassin du Mississippi. La croissance dépassa presque aussitôt le cadre de la charte municipale. En 1837, avec une population estimée à environ quatre mille habitants, Chicago obtint le statut de ville à part entière et élut William B. Ogden — un New-Yorkais transplanté et promoteur de terrains liés au canal — comme premier maire. Le moment fut cruel : la panique de 1837 survint la même année, et la bulle spéculative foncière qui avait alimenté la croissance initiale de Chicago s'effondra en même temps que les banques à travers tout le pays. Pendant plusieurs années difficiles, les finances de la jeune ville et son projet de canal à moitié achevé faillirent tous deux sombrer.



Wolf Point, 1832, par George Davis — la taverne de Wentworth à gauche, la Miller House à droite.

Le canal qui fit la ville



Chicago tel que relevé par la Commission du canal Illinois-Michigan, 1836.



Le récit de 1841 du voyageur britannique James S. Buckingham sur le campement des ouvriers irlandais le long des travaux du canal.

Bien avant la panique, législateurs de l'Illinois et promoteurs de Chicago comprenaient tous que l'avenir de l'agglomération dépendait de la résolution d'un problème géographique tenace : le portage entre la rivière Chicago et la rivière Des Plaines, bien que court, n'était pas navigable, ce qui obligeait à transporter marchandises et embarcations par voie terrestre entre le réseau des Grands Lacs et celui du Mississippi. Le canal Illinois-Michigan, autorisé par la législature de l'État en 1836, devait résoudre ce problème de façon permanente, en creusant un chenal d'environ cent soixante kilomètres reliant Chicago à la rivière Illinois, à LaSalle. Les travaux débutèrent cette même année dans un grand déploiement de fanfare, et une dette plus grande encore, financée en grande partie par des concessions de terres et des ventes d'obligations liées à la même spéculation immobilière qui allait bientôt s'effondrer. Les travaux ralentirent presque jusqu'à l'arrêt durant les années de dépression de la fin des années 1830 et du début des années 1840, et l'État faillit abandonner purement et simplement le projet. Il fut finalement achevé en 1848, douze ans après son lancement, à un coût qui avait failli mettre l'Illinois en faillite. Le résultat, une

fois le canal ouvert, fut immédiat et transformateur : céréales, bois d'œuvre et marchandises pouvaient désormais voyager par voie d'eau depuis le bassin du Mississippi jusqu'aux Grands Lacs, puis jusqu'à la côte atlantique via le canal Érié, et Chicago se trouvait au point charnière de tout ce système. Le canal accomplit ce que ses promoteurs avaient toujours promis : il transforma un village au bord du lac en une véritable porte d'entrée commerciale.

Écluses, bois d'œuvre et une rivière mise au travail

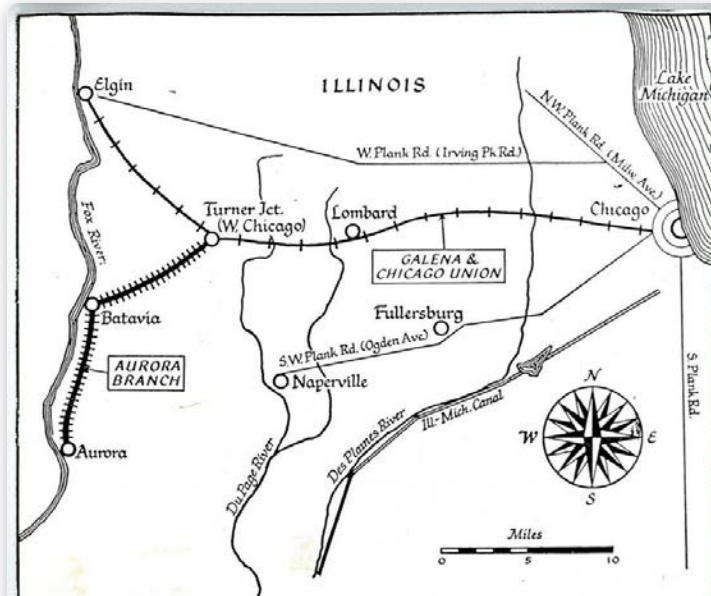
Le succès du canal transforma la rivière elle-même bien avant qu'un renversement spectaculaire ne fasse les gros titres. À Bridgeport, où le canal rejoignait la branche sud de la rivière Chicago, des ingénieurs construisirent une écluse et une installation de pompage à vapeur pour puiser de l'eau dans la rivière et l'amener dans le chenal du canal chaque fois que le débit naturel de la saison devenait trop faible pour les péniches chargées — un dispositif qui, les jours où les pompes fonctionnaient assez fort, détournait discrètement le courant de la rivière vers la Des Plaines plutôt que vers le lac, modeste avant-goût du renversement bien plus vaste que la ville entreprendrait des décennies plus tard. La branche sud elle-même

devint entre-temps le front d'eau industriel de Chicago : des goélettes chargées de bois en provenance des pinèdes du Wisconsin et du Michigan s'amarraient le long de ses berges pour décharger dans un vaste quartier du bois qui, dès les années 1850, comptait parmi les plus grands marchés de bois d'œuvre au monde, tandis que tanneries, distilleries et abattoirs situés en amont avaient déjà commencé à utiliser cette même rivière comme un exutoire commode pour leurs déchets — une habitude qui allait, en l'espace d'une génération, dégénérer en une véritable crise de santé publique.



Voiliers amarrés le long des quais de la rivière Chicago, au pont de Rush Street, 1858.

L'arrivée du chemin de fer, et tout s'accélère



Carte de l'Aurora Branch Railroad, une des premières lignes ferroviaires de Chicago, plus tard absorbée par la Chicago, Burlington & Quincy.

Comme si le calendrier avait été arrangé pour un effet maximal, 1848 apporta aussi à Chicago son premier chemin de fer. Le Galena and Chicago Union, constitué en société des années plus tôt mais paralysé faute de capitaux, posa enfin des rails partant vers l'ouest de la ville, et dès l'automne sa petite locomotive, la Pioneer, ramenait du blé de fermes qui dépendaient auparavant de routes de chariots à travers la boue. Le succès précoce du chemin de fer — il devint rentable presque immédiatement, tant les fermiers étaient avides d'une voie plus rapide vers les marchés que ne pouvaient l'offrir les péniches du canal ou les charretiers terrestres — déclencha une ruée. En moins d'une décennie, une douzaine de lignes ferroviaires rayonnaient depuis Chicago vers l'Illinois, le Wisconsin, l'Iowa et au-delà, et la position de la ville comme entonnoir par

lequel transitait vers l'est la production de tout le Midwest se trouvait pour l'essentiel assurée. Le canal et le chemin de fer, arrivés la même année, contribuèrent plus que tout autre développement de l'époque à sceller le destin de Chicago : le canal avait démontré le concept de Chicago comme plaque tournante des transports, et le chemin de fer l'amplifia bien au-delà de ce que le seul transport fluvial aurait jamais pu accomplir, puisque des rails pouvaient être posés n'importe où, en toute saison, indépendamment de la sécheresse ou du gel.

Céréales, vapeur et la naissance du marché à terme

Cette même année charnière de 1848 dota également Chicago de l'institution qui allait transformer les récoltes de ses fermiers en une marchandise d'envergure nationale : le Chicago Board of Trade, fondé le 3 avril comme chambre de commerce générale pour les marchands de la jeune ville. Durant ses premières années, le Board ne fit guère plus que fixer des poids et régler de menus différends commerciaux, mais l'afflux de blé arrivant par canal et par rail imposa bientôt une innovation plus fondamentale. Les céréales avaient traditionnellement été transportées à Chicago en sacs et vendues comme la récolte propre de chaque fermier, ce qui obligeait à peser, inspecter et négocier chaque chargement individuellement — un goulot d'étranglement intenable à mesure que les volumes grimpaient à des millions de boisseaux. En 1856, le Board of Trade résolut le problème en instaurant un système de classement formel, répartissant le blé entrant en une poignée de catégories de qualité, de sorte que du grain de même catégorie, quelle que soit la ferme dont il provenait, pouvait être déversé ensemble dans un même silo et traité comme une marchandise uniforme. Une charte accordée par la législature de l'Illinois en 1859 donna aux propres inspecteurs du Board l'autorité contraignante d'attribuer ces catégories, faisant en pratique de la norme céréalière de Chicago la loi du marché. Ce changement dissocia, pour la première fois, le droit de propriété d'un fermier de tout blé physique particulier : ce qu'un vendeur détenait désormais était une créance sur un certain nombre de boisseaux d'une catégorie donnée, une créance qui pouvait être achetée, vendue et spéculée indépendamment de tout grain réel. Cette dissociation est précisément ce qui rendit possible un véritable marché à terme, et le Board of Trade s'exécuta en 1865, en adoptant des contrats à terme standardisés et des règles formelles de négociation pour les marges et la livraison — un modèle que les bourses de marchandises, du coton au soja puis, éventuellement, aux produits financiers dérivés, allaient reproduire pendant le siècle suivant et au-delà.

Gérer ce torrent de grain classé exigeait une machinerie à sa mesure. La force de la vapeur, exploitée pour la première fois dans un silo à grains à Buffalo en 1842, atteignit Chicago dès 1848, lorsque le premier silo à vapeur de la ville commença à élever le grain au moyen d'une chaîne de godets — des « jambes », dans le jargon du métier — capable de déplacer des milliers de boisseaux à l'heure, extrayant le blé directement des péniches du canal et des wagons de chemin de fer pour le déverser dans des cellules de stockage hautes de plusieurs étages. Un journaliste du Chicago Tribune, visitant en 1861 les silos du front de rivière, s'émerveilla de l'ampleur de l'opération, notant que les quelque vingt-huit millions de boisseaux traités l'année précédente par les silos de la ville, s'ils avaient été transportés à l'ancienne dans des sacs de deux boisseaux, auraient formé « un mur de seize pieds de haut et de sept cents milles de long ». Les silos eux-mêmes consommaient des quantités stupéfiantes d'une seconde matière première de la frontière, le bois d'œuvre — ces immenses bâtiments entièrement constitués de planches d'epicéa empilées, des charpentes renfermant chacune des millions de pieds-planche — liant directement le commerce du grain aux vastes pinèdes du Wisconsin et du Michigan qui alimentaient le propre quartier du bois de Chicago, à quelques rues de là. Céréales, bois d'œuvre, chemins de fer et les nouveaux contrats à terme du Board of Trade transformèrent ensemble Chicago, en un peu plus d'une décennie, d'un poste de traite boueux en la chambre de compensation des marchandises pour tout l'intérieur agricole de l'Amérique du Nord.

Un taux de croissance stupéfiant

Les chiffres de population de ces décennies sont presque difficiles à croire. Chicago comptait peut-être 350 habitants lorsqu'elle s'est constituée en bourg en 1833. Au moment de son érection en ville en 1837, ce chiffre avait été multiplié par environ dix. En 1850, avec le canal tout juste ouvert et l'essor ferroviaire en cours, la population de la ville avait atteint environ 30 000 habitants. Vingt ans plus tard, en 1870, elle s'élevait à près de 300 000 — une multiplication par cent en moins de quatre décennies depuis les jours de sa charte de bourg, et l'un des taux de croissance urbaine soutenue les plus rapides que le pays ait jamais connus. L'immigration fut le moteur de l'essentiel de cette poussée : les ouvriers irlandais venus creuser le canal restèrent sur place par la suite, les immigrants allemands arrivèrent en grand nombre tout au long des années 1840 et 1850, fuyant les bouleversements politiques et les difficultés économiques en Europe, et un flux constant de Néo-Anglais et de New-Yorkais de souche vinrent vers l'ouest à la poursuite d'opportunités dans l'immobilier, le commerce du grain et le bois d'œuvre. La ville qui n'était qu'un fort boueux une génération plus tôt devenait rapidement l'un des grands centres urbains de tout le pays, son centre-ville se remplissant de façades en brique, d'hôtels, et des débuts d'un quartier commercial distinct le long de la rivière.



Une carte lithographiée de Chicago de 1855, fondée sur les souvenirs des habitants concernant la population de la ville en 1833, alors estimée à 350 personnes.

Sortir la ville de la boue



Le palais de justice et l'hôtel de ville après le relèvement du niveau des rues de la ville — un quatrième étage fut ajouté en 1858 pour s'adapter à la nouvelle élévation.

Cette croissance rapide engendra un problème que la seule ambition ne pouvait résoudre : Chicago reposait sur un terrain plat, mal drainé, souvent marécageux, à peine au-dessus du niveau du lac, et ses premiers bâtiments de bois et ses rues de terre se transformaient en mers de boue à chaque pluie. Dès les années 1850, la situation était devenue une crise de santé publique autant qu'un embarras d'ingénierie, puisque les eaux stagnantes et le drainage insuffisant étaient tenus pour responsables, à juste titre, des épidémies de choléra et d'autres maladies. La solution retenue par la ville fut audacieuse : plutôt que de creuser des égouts souterrains, ce que le sol détrempé rendait presque impossible, des ingénieurs menés par des hommes comme Ellis Chesbrough décidèrent de relever de plusieurs pieds le niveau entier de la ville, en posant de nouveaux égouts par-dessus l'ancien niveau du sol, puis en élevant en conséquence les rues, les trottoirs et, finalement, des bâtiments entiers. De la fin des années 1850 jusqu'à dans les années 1860, Chicago connut le spectacle surréaliste de bâtiments entiers en brique, dont certains hôtels massifs, soulevés sur des centaines de vérins à vis et hissés de plusieurs pieds dans les airs pendant que les affaires se poursuivaient sans interruption à l'intérieur, pâté de maisons après pâté de maisons, jusqu'à ce que le niveau de la ville ait été relevé bien au-dessus de son assise marécageuse d'origine. Cela demeure l'un des exploits d'ingénierie urbaine les plus remarquables de l'époque, et cela donna à Chicago ce que peu de villes américaines en pleine croissance rapide possédaient alors : un système d'égouts fonctionnel et une réelle chance de lutter contre les maladies qui affligeaient les villes non planifiées du XIX^e siècle.

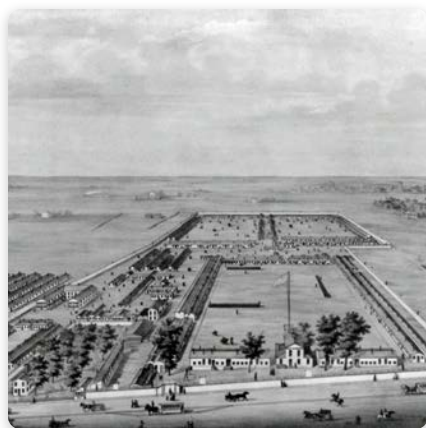
Maires, machines politiques en miniature et l'émeute de la Lager Beer

Les toutes premières années de la politique municipale de Chicago furent marquées par une échelle réduite et un renouvellement rapide : le bourg s'est constitué en 1833, la charte de ville a suivi en 1837, et William B. Ogden, démocrate et promoteur ferroviaire qui avait contribué à rédiger cette première charte, remporta l'élection comme premier maire de Chicago, battant le président sortant du bourg, le whig John H. Kinzie. Sous la charte à maire faible de ces décennies, le pouvoir réel appartenait à un Conseil municipal d'échevins de quartier, et les maires exerçaient des mandats d'un an seulement, dans un renouvellement rapide et prompt à l'autopromotion qui reflétait la croissance elle-même agitée du bourg plutôt qu'un quelconque système de gouvernance établi. Ce renouvellement tourna à la violence véritable en 1855, lorsque Levi Boone, élu maire sur le ticket nativiste et anti-immigré du parti « Know-Nothing » (American Party), entreprit de faire appliquer une loi de fermeture dominicale longtemps restée lettre morte et multiplia par six les frais de licence de débit de boissons, des mesures visant directement les tavernes et les jardins à bière de la population allemande et irlandaise, alors en croissance rapide. Lorsque la police commença à arrêter les tenanciers de tavernes en avril de cette année-là, plusieurs centaines d'Allemands en colère marchèrent sur le palais de justice, dans ce qui devint connu sous le nom d'émeute de la Lager Beer ; l'affrontement qui s'ensuivit fit un mort parmi les émeutiers et des dizaines d'arrestations avant que l'ordre ne soit rétabli. L'ordonnance de Boone fut abrogée dans l'année, et l'épisode discrédita la politique nativiste à Chicago pour toute une génération, contribuant à sceller une alliance durable entre le Parti démocrate de la ville et son électorat immigré, une alliance qui allait façonner la politique de Chicago pour le reste du siècle.

Chicago et la guerre de Sécession



Le Wigwam, à l'angle des rues Lake et Market — site de la convention républicaine de 1860 qui désigna Abraham Lincoln comme candidat.



Camp Douglas, sur le South Side, qui détint jusqu'à 30 000 prisonniers de guerre confédérés à son apogée.

Au moment où la guerre de Sécession éclata en 1861, le réseau de transport de Chicago en faisait un pôle naturel pour l'effort de guerre de l'Union. Camp Douglas, établi sur le South Side de la ville sur des terres associées au défunt sénateur Stephen A. Douglas, débuta comme camp d'entraînement et de rassemblement pour les volontaires de l'Illinois, avant de devenir l'un des plus grands



Des habitants de Chicago défilant devant la dépouille d'Abraham Lincoln exposée en chapelle ardente au palais de justice, 1865.

camps de prisonniers de l'Union pour les soldats confédérés capturés, hébergeant des milliers de prisonniers dans des conditions devenues notoirement dures à mesure que la guerre se prolongeait. Au-delà du camp lui-même, la guerre

accéléra l'émergence de Chicago comme puissance de l'emballage de viande et de l'expédition de céréales, la nécessité pour l'armée de l'Union de nourrir et de ravitailler ses troupes canalisant d'énormes contrats à travers les parcs à bestiaux, les minoteries et les lignes ferroviaires de la ville. Les années de guerre, loin de ralentir la croissance de Chicago, l'attisèrent, consolidant le rôle de la ville comme moteur logistique nourrissant les armées de l'Ouest et préparant les décennies d'après-guerre durant lesquelles les industries de l'emballage de viande et du commerce du grain de Chicago allaient dominer le monde.

Du poste-frontière à la métropole



Vue depuis la Water Tower, vers le nord le long de Michigan Avenue en direction d'Oak Street Beach, peu avant le Grand Incendie.

Pris ensemble, les années entre 1813 et 1870 constituent la période durant laquelle Chicago cessa d'être un avant-poste frontalier précaire et fragile pour devenir quelque chose qui ressemblait, sans équivoque, à une métropole américaine durable. La reconstruction du fort Dearborn réaffirma la revendication américaine sur le site ; la guerre de Black Hawk et le traité de Chicago balayèrent la dernière présence autochtone organisée susceptible de la contester ; l'érection en bourg puis en ville dota l'agglomération de l'échafaudage juridique et institutionnel nécessaire à sa croissance ; et l'arrivée jumelée du canal et du chemin de fer en 1848 lui donna un moteur économique — le contrôle du flux de marchandises entre la vallée du Mississippi et les Grands Lacs — qu'aucune ville rivale de la région ne pouvait égaler. La croissance démographique explosive des années 1840 et 1850, et la pure volonté civique qu'il fallut pour sortir physiquement la ville de sa propre boue, montrent un lieu se refaçonant à un rythme presque sans précédent dans l'histoire américaine. En 1870, le poste de traite frontalier de 1813 avait entièrement disparu, remplacé par une métropole florissante du rail et du grain comptant près de 300 000 habitants — une ville suffisamment sûre de son propre élan pour que même la catastrophe du Grand Incendie, qui l'attendait tout juste un an plus tard, ne s'avère qu'une pause plutôt qu'une fin.



Le premier Palmer House, ouvert le 26 septembre 1870 — et détruit, comme tant d'autres édifices, treize mois plus tard.

Sources : A.T. Andreas, [History of Chicago: From the Earliest Period to the Present Time](#), Vol. 1 (1884); Henry H. Hurlbut, [Chicago Antiquities](#) (1881); Joseph Kirkland, [The Story of Chicago](#) (1892); William Cronon, [Nature's Metropolis: Chicago and the Great West](#) (1991); sources générales de référence sur le canal Illinois-Michigan, le Galena and Chicago Union Railroad et Camp Douglas; Libby Hill, [The Chicago River: A Natural and Unnatural History](#) (2000); Emmett Dedmon, [Fabulous Chicago](#) (1953); sources de référence générale sur le maire Levi Boone et l'émeute de la Lager Beer de 1855.

Crédits photographiques : Le fort Dearborn reconstruit, 1816 — Wisconsin Historical Society; Le plan cadastral de Chicago de Kinzie, 1833 — Illinois State Archives; Wolf Point, 1832 (George Davis) — Chicago History Museum; Carte de la Illinois and Michigan Canal Commission, 1836 — Newberry Library, Chicago; Le palais de justice et l'hôtel de ville après le relèvement du niveau de 1858 — Chicago History Museum (Alexander Hesler); Le Wigwam, 1860 — Chicago History Museum (Alexander Hesler); Camp Douglas — Library of Congress; La dépouille de Lincoln exposée en chapelle ardente,

1865 — Library of Congress (photographie de S. M. Fassett); Le premier Palmer House, 1870 — Chicago History Museum.
Les sources Internet des autres photos ne sont pas identifiées.

Chapitre 3 : Chicago après l'incendie, 1871–1900

Une ville réduite en cendres



La maison de Mrs. O'Leary, 137 DeKoven Street — considérée comme l'origine du grand incendie de Chicago. La maison survécut ; la grange qui se trouvait derrière, non.

Dans la nuit du 8 octobre 1871, un incendie se déclara dans une petite grange derrière un cottage de DeKoven Street, dans le Near West Side de Chicago. Attisé par des semaines de sécheresse et un vent violent venu du sud-ouest, il franchit en quelques heures la branche sud de la rivière Chicago, ravagea le quartier d'affaires en bois du centre-ville, franchit une seconde fois la branche principale de la rivière, puis continua de brûler vers le nord à travers les quartiers résidentiels aisés du bord du lac, avant de s'éteindre enfin sous la pluie au petit matin du 10 octobre. Il avait alors consumé environ trois milles et demi carrés de la ville, détruit quelque 17 000 bâtiments et tué peut-être 300 personnes — un chiffre étonnamment imprécis, tant de corps ayant été réduits en cendres qu'un décompte exact ne fut jamais possible. Des estimations contemporaines, établies presque aussitôt après les faits à partir du recensement municipal de 1871, évaluaient à près de 100 000 le nombre de personnes rendues sans abri, soit près d'un tiers de la population totale de Chicago.



Ruines du palais de justice et de l'hôtel de ville après l'incendie de 1871.

La légende populaire selon laquelle la vache de Mrs. Catherine O'Leary aurait renversé une lanterne pendant la traite et déclenché l'incendie s'imposa presque instantanément, et elle s'est révélée presque impossible à faire disparaître. Mais les auteurs qui enquêtèrent sur l'incendie dans les jours qui suivirent se montrèrent d'emblée sceptiques. Des journalistes de Chicago qui parcoururent les ruines et interrogèrent des témoins en l'espace de quelques jours conclurent que si l'incendie avait bien pris naissance dans la grange de la famille O'Leary, l'histoire précise de la lanterne renversée était déjà, selon les

mots d'un récit de l'époque, « connue pour être fausse » alors même qu'elle se répandait. Mrs. O'Leary elle-même a toujours nié les faits, et un journaliste de Chicago admit plus tard avoir enjolivé le récit pour en faire une meilleure histoire. Les théories avancées depuis vont de voisins s'introduisant dans la grange pour voler du lait ou jouer aux dés, à une étincelle égarée provenant d'une cheminée voisine, jusqu'à l'hypothèse plus pittoresque d'une pluie de météorites liée aux autres incendies survenus la même nuit dans le Midwest, à Peshtigo, dans le Wisconsin, et à travers le Michigan. La vérité est que personne ne saura jamais avec certitude comment l'incendie a commencé — seulement qu'une ville construite presque entièrement en bois, avec des trottoirs en bois et des toits en bardeaux de bois, traversant un été inhabituellement sec, n'attendait qu'une étincelle, d'où qu'elle vienne, pour sombrer dans la catastrophe.

La ville « I Will » se reconstruit



L'agence immobilière de W. D. Kerfoot, à l'angle de Clark et Washington Streets — traditionnellement considérée comme le premier « bâtiment » reconstruit dans le quartier incendié de Chicago après le sinistre.

Ce qui distinguait Chicago des autres villes rasées par une catastrophe, ce n'était pas l'incendie lui-même, mais la vitesse stupéfiante avec laquelle la ville se releva. En quelques jours, des baraques et des tentes provisoires recouvraient le quartier sinistré ; en quelques semaines, des équipes de chantier déblayaient les décombres et coulaient de nouvelles fondations ; en trois ans, la majeure partie de la zone incendiée avait été entièrement reconstruite, souvent plus grande et plus solide qu'avant. L'aide afflua de tout le pays et du monde entier — du grain venu de Milwaukee, des fonds venus de Londres, des couvertures venues de New York — et les milieux d'affaires de Chicago traitèrent l'incendie moins comme une tragédie à pleurer que comme un problème à résoudre. La ville adopta comme emblème du renouveau une figure



féminine tenant un phénix, et le mot unique « I Will » devint une devise civique officielle, traduisant une forme d'optimisme acharné, presque combatif, que les visiteurs extérieurs trouvaient parfois déconcertant. De

nouveaux règlements anti-incendie imposèrent la construction en maçonnerie et en pierre dans le centre-ville à la place du bois, accélérant sans le vouloir le passage vers les méthodes de construction mêmes qui allaient bientôt rendre célèbre l'architecture de Chicago. La population et le commerce repartirent encore plus vite que les bâtiments : au recensement de 1880, Chicago comptait déjà plus d'habitants qu'avant l'incendie, et en 1890 elle avait franchi le cap du million, un rythme de croissance presque sans précédent parmi les villes du monde.

Cette même énergie de reconstruction produisit la première vague de clubs privés de Chicago, des institutions civiques qui allaient façonner la vie culturelle de la ville pendant des générations. Le Chicago Club, fondé en 1869 juste avant l'incendie et rapidement remis en activité par la suite, devint le salon de réunion informel des industriels — parmi lesquels Marshall Field, Cyrus McCormick et George Pullman — qui finançaient la reconstruction. Le Fortnightly of Chicago, fondé en 1873 par Kate Newell Doggett, donna à la ville son premier club intellectuel féminin, né directement de la ferveur de la reconstruction ; au cours du siècle suivant, il accueillit des conférenciers allant de Mark Twain à Rabindranath Tagore. Quant au Chicago Literary Club, fondé en 1874, il réunissait ses membres pour écrire et lire à voix haute leurs propres essais, une tradition — comme le club lui-même — restée ininterrompue un siècle et demi plus tard.

Le deuxième Chicago Tribune Building, à l'angle de Madison et Dearborn — le nouveau siège du journal après l'incendie, 1872.

L'invention du gratte-ciel



Le Home Insurance Building, 135 South LaSalle Street, 1885 — traditionnellement considéré comme le premier gratte-ciel du monde.

Le boom de la reconstruction, conjugué à la flambée des valeurs foncières dans le Loop, créa précisément les conditions qui allaient permettre aux architectes de Chicago de réinventer l'immeuble de grande hauteur. Le foncier du quartier d'affaires central était trop précieux pour être utilisé de façon inefficace, mais les méthodes de construction existantes limitaient les bâtiments à dix ou douze étages tout au plus, au-delà desquels l'épaisseur des murs porteurs en maçonnerie à la base devenait structurellement et économiquement absurde. La solution vint en 1884-1885 avec le Home Insurance Building de



Daniel Burnham (à gauche) et John Wellborn Root dans leur bureau du dernier étage du Rookery, 209 South LaSalle Street, 1888.

William Le Baron Jenney, à l'angle de LaSalle et Adams Streets. Le bâtiment de Jenney reposait sur une ossature interne complète de colonnes et de poutres en fer et en acier pour supporter la charge structurelle, la maçonnerie extérieure étant réduite à un simple mur-rideau non porteur suspendu à la structure. Haut de dix étages (deux autres furent ajoutés par la suite), le Home Insurance Building est traditionnellement considéré comme le premier gratte-ciel au monde construit sur une véritable ossature métallique, bien que cet honneur ait toujours été débattu parmi les historiens de l'architecture, d'autres bâtiments de Chicago et de New York expérimentant des idées similaires à la même époque.

Quelle que soit la véritable paternité du « premier » gratte-ciel, l'innovation de Jenney ouvrit la voie à ce que l'on appellerait bientôt l'école de Chicago en architecture. Louis Sullivan, travaillant d'abord avec Dankmar Adler et développant la maxime « la forme suit la fonction », conçut des bâtiments tels que l'Auditorium Building et des tours commerciales inspirées du Wainwright Building, traitant le gratte-ciel comme un problème architectural entièrement nouveau plutôt que comme la version étirée d'un ancien. Daniel Burnham et

John Wellborn Root, associés dont le cabinet conçut le Rookery et le Monadnock Building, poussèrent la maçonnerie porteuse jusqu'à ses limites absolues, tout en expérimentant par ailleurs l'ossature métallique dans d'autres projets de leur portefeuille. Le cabinet Holabird & Roche contribua une longue série d'immeubles commerciaux à ossature d'acier, affinant la « fenêtre de Chicago » — un large panneau central flanqué de battants ouvrants plus étroits — qui devint une signature du style. Ensemble, ces architectes et ingénieurs, à la fois concurrents et collaborateurs dans les mêmes quelques pâtés de maisons du Loop tout au long des années 1880 et au début des années 1890, inventèrent pour l'essentiel l'immeuble commercial vertical tel que le monde moderne allait le connaître — une contribution américaine authentiquement originale à l'architecture mondiale, née directement de la page blanche laissée par l'incendie.

Haymarket et la question ouvrière



Le marché de Randolph Street, à Haymarket Square, lieu de l'émeute anarchiste de mai 1886.

La croissance industrielle effrénée de Chicago après l'incendie produisit également des conflits sociaux tout aussi effrénés, et rien ne cristallisa davantage ce conflit, ni ne ternit autant la réputation de la ville, que l'affaire de Haymarket. Le 4 mai 1886, un rassemblement se tint près de Haymarket Square en soutien aux ouvriers en grève pour la journée de huit heures, convoqué en partie en réaction aux violences policières commises la veille contre des grévistes de la McCormick Reaper Works. Alors que la police s'apprêtait à disperser la foule vers la fin du rassemblement, une personne non identifiée lança une bombe au milieu des rangs de policiers, tuant un agent sur le coup ; la fusillade qui s'ensuivit — dans laquelle, semble-t-il, des policiers tirèrent en grande partie les uns sur les autres dans le chaos et la panique — fit plusieurs autres morts parmi les agents et un nombre inconnu de victimes civiles. L'auteur de l'attentat ne fut jamais identifié. Au procès qui suivit, huit militants syndicaux anarchistes furent condamnés essentiellement pour leurs convictions politiques et leurs fréquentations plutôt que pour un lien démontré avec l'attentat ; quatre furent pendus, un se suicida dans sa cellule, et les trois derniers furent finalement graciés en 1893 par le gouverneur John Peter Altgeld, qui dénonça publiquement le procès initial comme un déni de justice.

Les conséquences de Haymarket se firent sentir pendant des décennies. À court terme, l'affaire déclencha une vague nationale de sentiment anti-syndical, anti-immigré et anti-radical, associant le mouvement pour la journée de huit heures à la violence et retardant d'une génération, dans l'opinion publique, la cause du syndicalisme organisé. À plus long terme, le 1er mai lui-même devint une fête internationale des travailleurs, en partie en commémoration des martyrs de Haymarket, et l'événement demeure l'un des moments charnières de l'histoire du mouvement ouvrier américain. Pour Chicago, l'affaire scella une double réputation inconfortable que la ville allait porter jusqu'au XXe siècle : celle d'une cité au génie commercial et architectural audacieux, mais tout aussi synonyme de violence de classe, de corruption et de politique radicale.

« Hog Butcher for the World »

Alors même que les architectes réinventaient la ligne d'horizon de la ville, le moteur économique profond de Chicago demeurait résolument industriel, et nulle part cela n'était plus visible qu'aux Union Stock Yards, ouverts sur le South Side le jour de Noël 1865 et considérablement agrandis au cours des décennies suivant l'incendie. En regroupant en une seule vaste installation, reliée à toutes les lignes de chemin de fer desservant la ville, ce qui n'était auparavant qu'un ensemble de parcs à bestiaux dispersés et concurrents, les Union Stock Yards firent de Chicago la capitale incontestée de l'industrie de la viande aux États-Unis et, pendant un temps, dans le monde. Des entreprises comme Armour, Swift et Morris furent parmi les premières à utiliser des wagons frigorifiques, ce qui permit d'abattre et de préparer localement bovins et porcs à Chicago, puis d'expédier la viande fraîche vers les marchés de l'Est plutôt que de transporter les animaux vivants, à un coût et avec des pertes bien plus élevés — une révolution logistique qui réorganisa toute l'économie américaine de la viande autour de Chicago comme plaque tournante. Les Stock Yards furent également pionniers d'une division du travail impitoyable, une véritable « chaîne de désassemblage » dont certains historiens estiment qu'elle a anticipé d'une génération la chaîne de montage automobile de Henry Ford ; dans les années 1890, les parcs à bestiaux et les usines d'abattage qui les entouraient employaient des dizaines de milliers d'ouvriers, pour la plupart des immigrants récents, dans des conditions de danger et d'insalubrité qui allaient plus tard attirer l'attention des réformateurs comme des romanciers. L'échelle était vertigineuse : à la fin du siècle, les abattoirs de Chicago tuaient plusieurs millions d'animaux par an, et l'odeur comme la fumée de « Packingtown » faisaient, pour le meilleur ou pour le pire, tout autant partie de l'identité internationale de Chicago que ses nouveaux gratte-ciel.

Carter Harrison, les « Gray Wolves » et la machine politique naissante de Chicago

La politique de la ville reconstruite trouva sa figure centrale en la personne de Carter Harrison Sr., un démocrate né dans le Kentucky, élu maire pour la première fois en 1879 et réélu quatre fois de plus au cours des quatorze années suivantes. Harrison bâtit sa coalition en courtisant directement les quartiers immigrés de Chicago, se rendant en personne dans les jardins à bière allemands, les saloons irlandais et les fêtes ethniques, d'une manière que les réformateurs yankees policés de l'époque prenaient rarement la peine d'adopter — un style de politique de quartier cordial et rassembleur qui allait résonner dans la machine démocrate de Chicago pendant tout un siècle. Mais le conseil municipal qu'il présidait se forgea une réputation nettement moins flatteuse : un groupe de conseillers municipaux que la presse surnomma les « Gray Wolves » fit commerce, de manière quasi permanente, de la vente au plus offrant de concessions de tramways, de contrats de services publics et de licences de débit de boissons — une forme de corruption institutionnalisée que les contemporains appelaient le « boodle » et qui prospéra en grande partie parce que le style peu interventionniste de Harrison laissait le conseil libre de s'autoréguler.

Aucun conseiller municipal n'incarna plus vivement le style des Gray Wolves que « Bathhouse » John Coughlin et Michael « Hinky Dink » Kenna, les deux conseillers du First Ward, qui, dès le début des années 1890, dirigèrent la Levee — le quartier de vice du bord du lac juste au sud du Loop — comme un fief semi-officiel de maisons de jeu, de saloons et de bordels, prélevant des paiements de protection qui contribuaient à garder le vote du quartier fidèle à la machine le jour des élections. Leur bal annuel du First Ward, une collecte de fonds prétendument caritative qui remplissait le Coliseum aussi bien de pickpockets et de prostituées que de chefs de circonscription, devint le symbole même de la tolérance de l'époque envers le vice, simple source de revenus municipaux parmi d'autres. Un ouvrage de 1943 consacré à leur règne, *Lords of the Levee: The Story of Bathhouse John and Hinky Dink*, demeure la référence sur la manière dont la pègre de la Levee et la machine de patronage de l'hôtel de ville avaient fini par se confondre.

La chance de Harrison finit par tourner dans les derniers jours de son cinquième mandat, le 28 octobre 1893, juste après la fermeture des portes de l'Exposition universelle colombienne : un solliciteur de poste déçu, nommé Patrick Eugene Prendergast, convaincu que le maire lui avait promis un poste de conseiller juridique de la municipalité, abattit Harrison sur le seuil de sa propre maison. L'assassinat, survenu quelques jours à peine après la clôture triomphale de la foire, donna à l'année 1893 un caractère profondément double dans la mémoire de Chicago — l'année du succès éclatant de la Ville blanche et, presque dans le même souffle, celle de la mort violente d'un maire.

Bubbly Creek et l'inversion de la rivière

Les mêmes abattoirs qui valurent à Chicago le surnom de « Hog Butcher for the World » rendirent aussi sa rivière presque inhabitable. Sang, abats et graisses provenant des usines d'abattage se déversaient directement dans le South Fork du South Branch, un bras d'eau stagnant derrière les Stock Yards que les déchets en décomposition maintenaient perpétuellement gazeux et bouillonnant ; les habitants de Chicago le surnommèrent « Bubbly Creek », et le romancier Upton Sinclair décrira plus tard sa surface comme suffisamment épaisse pour prendre feu si l'on y jetait une allumette. Dans les années 1880, le chenal principal n'était guère mieux loti, chargé d'eaux usées et de rejets industriels d'une ville dont la population avait dépassé le million d'habitants, et des épidémies récurrentes de choléra et de typhoïde balayaient les quartiers qui puisaient leur eau potable dans le même lac où se déversait directement la rivière. En 1889, la législature de l'Illinois créa le Sanitary District of Chicago spécifiquement pour résoudre ce problème, et ses ingénieurs optèrent pour la solution la plus audacieuse possible : plutôt que de traiter les eaux usées, ils allaient inverser purement et simplement le sens du courant de la rivière pour l'éloigner du lac, en envoyant les déchets de Chicago vers le Mississippi par les rivières Des Plaines et Illinois. La construction du Chicago Sanitary and Ship Canal, un chenal d'environ vingt-huit milles de long, par endroits creusé dans la

roche vive, se poursuivit tout au long des années 1890 et constitua l'un des plus grands chantiers de terrassement alors en cours dans le monde. Lorsque la dernière digue de terre fut dynamitée le 2 janvier 1900, le débit du lac Michigan vers la rivière Chicago s'arrêta puis s'inversa — un renversement hydrologique permanent qui protégea l'approvisionnement en eau potable de la ville, approfondit ses chenaux navigables, et établit le modèle des écluses et ouvrages de régulation qui allaient gérer la plomberie modifiée de la rivière tout au long du siècle suivant.

La Ville blanche



La Cour d'honneur de l'Exposition universelle colombienne, Jackson Park, 1893 — la « Ville blanche ».

La volonté de Chicago de se prouver être une ville de tout premier plan à l'échelle mondiale culmina avec l'Exposition universelle colombienne de 1893, organisée sur le rivage marécageux de Jackson Park pour marquer (avec un an de retard) le quatre-centième anniversaire de l'arrivée de Christophe Colomb dans les Amériques. Chicago avait fait un lobbying acharné et l'avait emporté sur New York, Washington et Saint-Louis pour obtenir le droit d'accueillir la foire, une victoire qui lui valut brièvement le surnom de « Windy City », donné par un rédacteur new-yorkais se moquant de la vantardise de ses promoteurs civiques — un sobriquet qui, ironiquement, finit par se fixer comme un surnom affectueux plutôt que comme une insulte. Daniel Burnham fut nommé chef de la construction et, travaillant avec un aréopage des plus grands architectes du pays ainsi qu'avec Frederick Law Olmsted, le célèbre concepteur de Central Park à New York, il dessina toute une ville monumentale à l'intérieur de la ville : une Cour d'honneur formelle composée de palais néoclassiques d'un blanc éclatant disposés autour d'un grand bassin et de canaux, entourée des lagunes et des îles boisées plus informelles et naturalistes conçues par Olmsted. L'échelle éclipse tout ce que les Américains avaient jamais vu : le site de l'exposition couvrait environ six cents acres, les bâtiments étaient revêtus d'un plâtre blanc temporaire appelé staff qui donna à la foire son surnom durable de « Ville blanche », et l'éclairage électrique illuminait le site à une échelle qui stupéfiait des visiteurs habitués au gaz, annonçant l'ère électrique à venir.



Visiteurs sur le site de l'exposition, 1893.

Plus de vingt-sept millions d'entrées furent enregistrées durant les six mois de la foire, un chiffre extraordinaire au regard d'une population nationale d'environ soixante-cinq millions d'habitants ; l'exposition fit découvrir aux Américains le Cracker Jack, le chewing-gum Juicy Fruit, la première grande roue (construite spécifiquement pour rivaliser avec la tour Eiffel comme spectacle emblématique de la foire), ainsi que d'innombrables merveilles technologiques exposées au Palace of Fine Arts et au Manufactures Building, alors le plus grand bâtiment du monde. La Ville blanche, classique et ordonnée, de la foire lança également le mouvement City Beautiful dans l'urbanisme américain, inspirant directement le Plan de Chicago que Burnham publierait plus tard, ainsi que des efforts de planification comparables dans des villes à travers tout le pays — même si des critiques comme Louis Sullivan devaient plus tard déplorer que ce classicisme européen d'emprunt eût fait reculer le langage architectural moderne et proprement américain que Chicago venait tout juste d'inventer. Pendant quelques mois en 1893, la ville qui, une génération plus tôt, n'était plus qu'une ruine fumante, se dressa comme la preuve tangible de l'ambition américaine devant le monde entier.

Reconstruire la scène : théâtre, opéra et symphonie



L'Auditorium Building, à l'angle de Michigan Avenue et Congress Street, 1888.



La grande salle de l'Auditorium Theatre, conçue par Adler & Sullivan.

La même résolution « I Will » qui fit surgir des tours de bureaux du milieu des cendres reconstruisit tout aussi vite les scènes de Chicago. Le théâtre de James H. McVicker, sur Madison Street, principal foyer de la comédie dans la jeune ville depuis 1857, brûla jusqu'aux fondations avec presque tout le reste du centre-ville en octobre 1871 ; les architectes Wheeler & Thomas le reconstruisirent en moins d'un an, et le McVicker's rouvrit ses portes le 15 août 1872 — à peine onze mois après l'incendie — comme si la ville avait besoin de prouver que sa vie culturelle, et pas seulement son commerce, avait survécu aux flammes. Edwin Booth, qui avait épousé la fille de McVicker, s'y produisit régulièrement, et en janvier 1881 le théâtre accueillit les débuts américains de la célèbre actrice française Sarah Bernhardt dans *Camille*. Adler & Sullivan, qui ne formaient pas encore le tandem appelé à marquer

l'architecture de Chicago, renouvèrent de nouveau le McVicker's en 1883 — un modeste avant-goût de la commande bien plus prestigieuse que le même cabinet allait décrocher avant la fin de la décennie.

Cette commande plus prestigieuse fut l'Auditorium Building, constitué en société en décembre 1886 par l'homme d'affaires Ferdinand Peck, qui entendait bâtir un théâtre capable de rivaliser avec le Metropolitan Opera House de New York, tout en restant, selon ses propres mots, ouvert aux classes populaires de Chicago plutôt que réservé à son élite. Conçu par Dankmar Adler et Louis Sullivan — avec la participation aux intérieurs d'un jeune dessinateur nommé Frank Lloyd Wright — le bâtiment ouvrit ses portes le 9 décembre 1889, inauguré par le président Benjamin Harrison lors d'une cérémonie où la soprano Adelina Patti chanta « Home, Sweet Home ». Brièvement le plus haut bâtiment de la ville et le plus vaste du pays, l'Auditorium devint le premier foyer à la fois de la Chicago Grand Opera Company et, à partir d'octobre 1891, du Chicago Symphony Orchestra, fondé cette année-là par le chef d'orchestre germano-américain Theodore Thomas après que l'homme d'affaires Charles Norman Fay lui eut demandé s'il accepterait de venir diriger un orchestre permanent à Chicago — ce à quoi Thomas aurait répondu qu'il « irait en enfer si on lui donnait un orchestre permanent ». Il dirigea l'Orchestre jusqu'à sa mort en janvier 1905, trois semaines après avoir dirigé l'inauguration de son nouveau foyer, l'Orchestra Hall.

L'Art Institute et le Midway de la foire



Le nouveau bâtiment de l'Art Institute of Chicago sur Michigan Avenue, peu après son ouverture, 1895.

Les arts visuels suivirent la même trajectoire, de l'ambition à la pérennité. La Chicago Academy of Fine Arts, fondée en 1879 comme à la fois musée et école, se rebaptisa Art Institute of Chicago en 1882 et devint trop à l'étroit dans ses locaux presque aussi vite qu'elle les remplissait. Lorsque la ville obtint le droit d'accueillir l'Exposition universelle colombienne de 1893, les administrateurs de l'Art Institute conclurent un accord pour construire un bâtiment permanent de style Beaux-Arts à l'angle de Michigan Avenue et Adams Street — le même bâtiment, flanqué de ses deux lions de bronze, qui sert encore aujourd'hui d'entrée au musée — la foire l'utilisant pour ses propres congrès en attendant que le musée puisse s'y installer définitivement. Il ouvrit comme siège permanent de l'Art Institute le 8 décembre 1893, quelques jours après la clôture de la foire elle-même, dotant Chicago de son premier grand musée d'art civique.



L'allée des attractions du Midway Plaisance, 1893.

Deux des clubs privés de l'époque contribuèrent à financer cette ambition culturelle. L'Union League Club, fondé en 1879 dans la tradition de la Union League of America de l'époque de la guerre de Sécession, se constitua une collection d'art

américain suffisamment importante pour que le Chicago Tribune la qualifie plus tard de « l'autre institut d'art de Chicago » ; ses membres comptèrent parmi les mécènes civiques à l'origine de l'Art Institute puis, plus tard, du Field Museum. Le Caxton Club, fondé en 1895 par quinze bibliophiles de Chicago passionnés de belle impression et d'histoire du livre, donna aux collectionneurs et artistes du livre de la ville une société bien à eux — laquelle se réunit encore aujourd'hui.

La contribution propre de la foire à la vie culturelle de la ville, nettement moins élevée d'esprit, se déployait le long du Midway Plaisance, une allée d'attractions d'un mile de long que le jeune promoteur Sol Bloom avait délibérément installée à l'écart des solennels pavillons d'exposition de la foire — et qui a depuis donné à la langue anglaise le mot « midway » pour désigner l'allée des attractions d'une fête foraine. Les visiteurs montaient sur la nouvelle grande roue de 264 pieds de George Ferris, regardaient l'homme fort Bernarr MacFadden faire la démonstration de ses appareils de gymnastique, et se pressaient pour voir la danse du ventre (« hootchy-kootchy ») d'une artiste présentée sous le nom de « Little Egypt », aux côtés d'une rangée de villages nationaux et de spectacles de curiosités qui, aussi grossiers puissent-ils paraître aux yeux d'aujourd'hui, apprirent à Chicago et au pays qu'une foire — tout comme une ville — pouvait vendre du spectacle aussi aisément que du commerce, une leçon que les industries du divertissement et des loisirs du siècle suivant allaient retenir à cœur.

Des cendres à l'empire



Chicago au tournant du siècle, 1900 — une génération à peine après les cendres de 1871.

Pris ensemble, les trois décennies qui suivirent l'incendie racontent l'un des retournements de situation les plus remarquables de l'histoire urbaine. Une ville qui avait perdu son centre-ville, le logement d'un tiers de sa population, et, selon certaines estimations, près de deux cents millions de dollars de biens en trois nuits, émergea, en l'espace d'une seule génération, comme le berceau du gratte-ciel commercial moderne, la plaque tournante incontestée de l'industrie de la viande et du chemin de fer sur le continent, et l'hôte de la foire mondiale la plus spectaculaire jamais organisée par les États-Unis. Elle y parvint tout en absorbant des centaines de milliers d'ouvriers immigrés dans des emplois industriels brutaux et dangereux, et en traversant à Haymarket une crise sociale qui entacha sa réputation alors même que son architecture et son commerce éblouissaient le monde. L'histoire de Chicago après l'incendie est, en miniature, l'histoire même de l'Amérique de l'âge doré : une croissance vertigineuse et sans sentimentalité, bâtie sur le travail des immigrants et l'impitoyabilité industrielle, rachetée dans l'imaginaire populaire par une innovation authentique qui allait changer le monde. L'esprit « I

Will » qui reconstruisit le Loop en brique et en acier était la même énergie inlassable qui, vingt-deux ans après l'incendie, put faire surgir toute une Ville blanche étincelante d'un marécage du bord du lac — et la double identité de Chicago, à la fois métropole américaine la plus moderne et la plus contestée, était désormais scellée pour le siècle à venir.

Sources : James W. Sheahan and George P. Upton, [The Great Conflagration: Chicago, Its Past, Present and Future](#) (1871) ; Elias Colbert and Everett Chamberlin, [Chicago and the Great Conflagration](#) (1871) ; A. T. Andreas, [History of Chicago, Vols. 2–3](#) (1885–1886) ; sources générales de référence sur l'affaire de Haymarket, les Union Stock Yards et l'Exposition universelle colombienne de 1893 ; Libby Hill, [The Chicago River: A Natural and Unnatural History](#) (2000) ; Metropolitan Water Reclamation District of Greater Chicago, [A History of Protecting Our Water Environment](#) ; Carter H. Harrison, [Stormy Years: The Autobiography of Carter H. Harrison](#) (1935) ; Paul M. Green and Melvin G. Holli, eds., [The Mayors: The Chicago Political Tradition](#) ; John M. Allswang, [A House for All Peoples: Ethnic Politics in Chicago, 1890–1936](#) (1971) ; compte rendu de *Lords of the Levee: The Story of Bathhouse John and Hinky Dink*, par Lloyd Wendt and Herman Kogan, [Journal of American History](#) 30, no. 1 (1943) : 127 ; Encyclopedia of Chicago, [Auditorium Building](#) ; Chicago Symphony Orchestra, [History of the Chicago Symphony Orchestra](#) ; The Art Institute of Chicago, [History](#) ; Encyclopedia of Chicago, [Exhibits on the Midway Plaisance, 1893](#) ; [McVicker's Theater](#), Wikipedia.

Crédits photographiques : La maison de Mrs. O'Leary — Chicago History Museum ; L'agence immobilière de Kerfoot — Chicago History Museum / Great Chicago Fire & the Web of Memory ; Le Home Insurance Building, 1885 — Ryerson and Burnham Archives, Art Institute of Chicago ; Le bureau de Burnham & Root, au Rookery — Ryerson and Burnham Archives, Art Institute of Chicago ; Haymarket Square — Chicago History Museum ; L'Exposition universelle colombienne, Cour d'honneur — Library of Congress, Prints and Photographs Division ; L'Auditorium Building — Ryerson and Burnham Archives, Art Institute of Chicago (James W. Taylor albumen prints) ; L'intérieur de l'Auditorium Theatre — Ryerson and Burnham Archives, Art Institute of Chicago. Les sources internet des autres photos ne sont pas identifiées.

Chapitre 4 : Chicago à l'ère du jazz, 1901–1950



Le centre-ville de Chicago, 1930 — la Tribune Tower et le Wrigley Building ancrant une silhouette urbaine bâtie durant le demi-siècle séparant l'exposition universelle de la Dépression.

Une ville qui se réinvente

Au tournant du vingtième siècle, Chicago s'était déjà reconstruite une fois, après l'incendie de 1871, et avait montré au monde ses ambitions lors de l'Exposition universelle colombienne de 1893. Mais la ville qui émergea dans la première moitié du nouveau siècle était tout autre : plus grande, plus riche, plus violente, plus créative et plus divisée sur le plan racial que tout ce que les fondateurs de Fort Dearborn auraient pu imaginer. En l'espace de cinquante ans, Chicago passa d'une ville ferroviaire et d'abattoirs en plein essor, chaotique et prospère, à une métropole qui donna à l'Amérique son premier plan d'urbanisme complet, son gangster le plus tristement célèbre, quelques-uns de ses plus grands poètes et romanciers, et l'une de ses émeutes raciales les plus sombres. Elle devint aussi, dès 1945, l'un des arsenaux qui contribuèrent à gagner une guerre mondiale. Peu de villes américaines changèrent autant, ni aussi vite, que Chicago entre 1901 et 1950.

Le Plan de Burnham et « Ne faites pas de petits plans »

En 1909, l'architecte Daniel Burnham, tout auréolé de son triomphe comme directeur des travaux de l'Exposition colombienne, publia le Plan de Chicago avec son collaborateur Edward Bennett, sous le patronage du Commercial Club of Chicago. C'était le premier plan complet de développement physique jamais conçu pour une ville américaine, et il imaginait une Chicago transformée : un front de lac public et continu, libéré des gares de triage et de l'industrie privée, un système de réserves forestières ceinturant l'agglomération, de larges boulevards diagonaux tranchant la trame urbaine existante, un centre civique monumental, et un système unifié de ports et de



L'immeuble Beaux-Arts de treize étages de Daniel Burnham, à l'angle des rues State et Washington,

voies rapides reliant l'ensemble de la région. On se souvient de Burnham pour 1907. une phrase, souvent citée sous des formes légèrement différentes, exhortant les urbanistes à « ne pas faire de petits plans », car les petits plans manquent de la magie nécessaire pour enflammer le sang des hommes et risquent fort de ne jamais se réaliser. Le front de lac de Chicago, resté largement à l'abri des promoteurs privés de Jackson Park à Lincoln Park, et parcouru par Lake Shore Drive, est l'héritage le plus visible du plan ; Grant Park, le Museum Campus, Navy Pier et le système régional de réserves forestières se rattachent tous à la vision de Burnham et Bennett, même si les projets les plus grandioses du plan pour un cœur civique monumental ne furent jamais construits tels quels. Le Plan de Chicago compta moins comme un plan directeur littéral que comme une démonstration qu'une ville industrielle moderne pouvait se penser sur plusieurs générations plutôt qu'au rythme des cycles immobiliers, et d'autres villes américaines l'étudièrent pendant des décennies comme un modèle du mouvement City Beautiful.

Le sculpteur chicagoin Lorado Taft donna à cet idéal City Beautiful sa forme physique la plus durable. Formé à Paris et installé pendant des décennies dans ses Midway Studios près de l'Université de Chicago, Taft emplît les parcs de la ville de sculptures publiques monumentales, dont la Fountain of the Great Lakes (1913) devant l'Art Institute et la Fountain of Time (1922) sur la Midway Plaisance, une frise de trente mètres représentant l'humanité en marche devant une figure encapuchonnée et scrutatrice du Temps lui-même. Son élève et assistant d'atelier Leonard Crunelle perpétua cette même tradition de sculpture civique à travers des monuments aux morts et des statues publiques à Chicago et dans le reste de l'Illinois pendant des décennies.

Comblé le front de lac : des décombres de l'incendie à Grant Park



Le Victoria Hotel, à l'angle de South Michigan Avenue et de Van Buren Street, vu vers l'ouest depuis le Grant Park nouvellement comblé, 1905.

Le front de lac que le plan de Burnham célébrait comme le grand espace civique de Chicago fut, très littéralement, construit plutôt que découvert. Ce qui constitue aujourd'hui Grant Park n'existait pour ainsi dire pas comme terre ferme avant le Grand Incendie de 1871 ; les décombres de la ville brûlée furent déversés le long du rivage à l'est de Michigan Avenue dans les mois qui suivirent le sinistre, et la pratique se poursuivit pendant des décennies, les gravats de construction, les cendres et les remblais repoussant progressivement le rivage vers l'est. Le magnat de la vente par correspondance Aaron Montgomery Ward, dont l'entrepôt de State Street donnait sur le parc, intenta entre 1890 et 1911 une série de procès pour empêcher la ville et des intérêts privés de construire sur ce nouveau terrain, invoquant un langage remontant à un plan de 1836 des commissaires du canal, qui avait désigné le front de lac comme un « terrain public — devant rester à jamais libre

de toute construction ». Les quatre procès de Ward, en grande partie couronnés de succès, préservèrent Grant Park de toute structure permanente et offrirent au plan de Burnham et Bennett de 1909 une véritable pelouse civique ouverte à formaliser plutôt qu'à inventer. Les remblais continuèrent d'ajouter des surfaces jusque dans les années 1920, tandis que le Field Museum of Natural History (1921), le Soldier Field (1924) et, juste au sud du parc, l'Adler Planetarium et le Shedd Aquarium (tous deux de 1930) s'élevaient sur des terrains nouvellement créés, formant ce que l'on appela le Museum Campus. Quelques rues plus au nord, une tout autre forme de remblai, celle-là entièrement officielle, était en cours : après que le capitaine de goélette George Wellington Streeter eut échoué son bateau sur un banc de sable au large du front de lac du Near North Side en 1886, lui-même puis des promoteurs opportunistes passèrent des années à déverser des décombres de construction autour de l'épave, agrandissant peu à peu ce terrain habitable que Streeter revendiqua comme son propre « District du lac Michigan », affranchi de la juridiction de Chicago. Des décennies de litiges finirent par régler la propriété du terrain gagné sur le lac au profit de la ville et de promoteurs reconnus, et dans les années 1920, l'ancien banc de sable était devenu Streeterville, le quartier dense de gratte-ciel qui porte encore aujourd'hui le nom du capitaine.

Des écluses pour relier la rivière au monde

L'inversion du cours de 1900 avait résolu le problème des eaux usées de Chicago, mais elle en avait créé un nouveau : la rivière Chicago s'écoulait désormais en permanence loin du lac, le Sanitary District devait contrôler avec précision la quantité d'eau du lac détournée vers le nouveau chenal, car un détournement excessif menaçait le niveau du lac et la navigation sur l'ensemble du système des Grands Lacs — un différend qui entraîna Chicago dans des décennies de contentieux avec les États riverains rivaux et, finalement, devant la Cour suprême des États-Unis. Le Sanitary District répondit en partie au problème entre 1936 et 1938 en construisant la Chicago Harbor Lock à l'embouchure de la rivière, un point de contrôle à vannes permettant aux



Dragage d'un batardeau sur le Sanitary and Ship Canal, à hauteur de Cicero Avenue, 1924.

navires de passer du lac à la rivière inversée tout en limitant la quantité d'eau du lac susceptible de s'échapper. Plus en aval, le gouvernement fédéral acheva en 1933 le Lockport Lock and Dam, ainsi qu'une chaîne d'écluses jumelles à Brandon Road, Dresden Island, Marseilles et Starved Rock, achevant ainsi l'Illinois Waterway et dotant Chicago d'une voie d'eau entièrement canalisée et contrôlée par écluses, reliant le lac Michigan au fleuve Mississippi. L'ancien quartier du bois d'œuvre du dix-neuvième siècle, le long de la branche sud, s'était largement effacé à cette époque, son commerce étant de plus en plus assuré par le rail, mais les écluses et le Sanitary and Ship Canal maintenaient le corridor fluvial actif grâce à une nouvelle génération d'industries : docks à charbon, silos à grains et, le long de la rivière Calumet plus au sud, les aciéries et chantiers navals qui allaient définir la grande industrie de la région pour le reste du siècle.

La Grande Migration et la naissance de Bronzeville

Tandis que Burnham réorganisait sur le papier le front de lac de Chicago, une transformation bien plus vaste était à l'œuvre dans les quartiers de la ville. À partir de 1916 environ, et s'accroissant nettement lorsque la Première Guerre mondiale tarit l'afflux de main-d'œuvre immigrée européenne vers les usines et les abattoirs de Chicago, des dizaines de milliers de Noirs du Sud commencèrent à arriver à Chicago dans ce que l'on a appelé la Grande Migration. Ils venaient surtout par le rail, beaucoup suivant la ligne de l'Illinois Central vers le nord depuis le Mississippi, l'Alabama, la Louisiane et le Tennessee, attirés par les emplois industriels de guerre, les campagnes du journal Chicago Defender, et l'espoir d'échapper à la ségrégation des lois Jim Crow et à l'économie du métayage du Sud rural. La population noire de Chicago, environ 44 000 personnes en 1910, plus que doublera en une décennie. En raison des clauses restrictives sur les biens immobiliers, des

associations de quartier blanches hostiles, et d'actes de violence pure et simple contre les familles noires qui tentaient de s'installer au-delà d'une étroite bande du South Side, les nouveaux arrivants furent canalisés vers un corridor de plus en plus surpeuplé le long de State Street, connu sous le nom de « Black Belt », puis, plus fièrement encore, de Bronzeville. Dans cette géographie contrainte, les Chicagoans noirs bâtirent un extraordinaire univers autosuffisant d'églises, d'entreprises, de journaux, de compagnies d'assurance et de boîtes de nuit, alors même que la plupart des institutions de la ville leur demeuraient fermées.

Cet univers autosuffisant trouva sa voix littéraire la plus durable en la personne de la poétesse Gwendolyn Brooks, qui grandit dans ces mêmes rues et publia en 1945 *A Street in Bronzeville*, un recueil qui transforma en art les kitchenettes et les vies précaires du quartier. Cinq ans plus tard, elle devint la première écrivaine noire à recevoir le prix Pulitzer, pour Annie Allen, une reconnaissance à la fois de son propre talent et de la communauté qui l'avait façonnée.

L'émeute raciale de 1919

Les pressions d'une migration rapide vers un marché du logement hostile et surpeuplé, la concurrence pour l'emploi et l'adhésion syndicale, ainsi que le retour de vétérans noirs qui avaient combattu pour la démocratie en Europe pour ne trouver que la discrimination chez eux, atteignirent leur paroxysme durant l'été 1919, resté dans les mémoires à l'échelle nationale comme le « Red Summer » (l'Été rouge), en raison de la vague de violence raciale qui balaya les villes américaines. À Chicago, l'étincelle jaillit le 27 juillet, lorsqu'un adolescent noir nommé Eugene Williams dériva sur un radeau au-delà de la ligne invisible mais strictement respectée séparant un tronçon ségrégué du rivage du lac Michigan près de la 29e rue. Des baigneurs blancs lui lancèrent des pierres ; il se noya. Lorsque la police refusa d'arrêter l'homme que des témoins désignaient comme responsable, la violence éclata et se propagea à travers le South Side et le quartier des abattoirs. Pendant environ une semaine, des foules blanches, certaines organisées autour de « clubs sportifs » ethniques, attaquèrent des résidents noirs et incendièrent des maisons, tandis que des violences en représailles se produisaient également ; la milice de l'Illinois dut finalement être appelée pour rétablir l'ordre. À la fin de l'émeute, on comptait trente-huit morts, quinze Blancs et vingt-trois Noirs, plus de cinq cents blessés, et environ un millier de familles, en majorité noires, se retrouvèrent sans abri après l'incendie de leurs maisons. L'année suivante, le gouverneur de l'Illinois Frank Lowden nomma la Chicago Commission on Race Relations, un organisme interracial de responsables civiques, pour mener l'enquête. Son rapport de 1922, « *The Negro in Chicago: A Study of Race Relations and a Race Riot* », comptait plus de six cents pages et demeure un document de référence, retraçant méthodiquement les causes de l'émeute — discrimination dans le logement, concurrence sur le marché du travail et inégalité de traitement policier — et documentant avec un soin minutieux les conditions auxquelles les Chicagoans noirs étaient confrontés dans l'emploi, l'éducation et la vie publique. Ce fut l'une des toutes premières tentatives d'une ville américaine pour affronter officiellement les causes structurelles de la violence raciale plutôt que de la traiter comme un accès de violence isolé.

La Prohibition, Capone et l'industrie du crime



La maison d'Al Capone au 7244 South Prairie Avenue, Grand Crossing, 1925, lorsqu'il devint pour la première fois le chef du Chicago Outfit.

La Prohibition nationale, en vigueur de 1920 à 1933, fit de Chicago la vitrine la plus tristement célèbre du crime organisé aux États-Unis. Le Volstead Act n'empêcha pas les Chicagoans de boire ; il transféra simplement le commerce de l'alcool entre les mains de contrebandiers prêts à corrompre policiers et politiciens, et à combattre leurs rivaux pour le contrôle des speakeasies, des brasseries clandestines et des circuits de distribution. Al Capone, arrivé de Brooklyn pour travailler pour le chef de gang Johnny Torrio au début des années 1920, et qui reprit l'organisation lorsque Torrio se retira après avoir été blessé en 1925, bâtit l'entreprise criminelle la plus sophistiquée de l'époque, avec des revenus annuels estimés à plusieurs dizaines de millions de dollars provenant de l'alcool, du jeu et de la prostitution. Capone cultivait une image publique de héros populaire et de philanthrope, alors même que son organisation menait une guerre de gangs continue contre ses rivaux du North Side, dirigés d'abord par Dean O'Banion puis par George « Bugs » Moran. Cette guerre atteignit son point culminant, macabre, le 14 février 1929, lorsque des hommes armés déguisés en policiers alignèrent sept membres du gang de Moran contre le mur d'un garage de North Clark Street et les abattirent, dans ce que la presse surnomma immédiatement le massacre de la Saint-Valentin. Le massacre, bien que jamais formellement poursuivi en justice, fut largement attribué à Capone et transforma la violence des gangs de Chicago en actualité internationale, nourrissant une image durable d'une ville hors-la-loi et corrompue. Capone lui-même ne fut jamais condamné pour meurtre ; il fut finalement emprisonné en 1931 pour fraude fiscale fédérale, une fin relativement banale pour une carrière qui avait fait du « gangster de Chicago » un pilier de la culture populaire américaine.



Des badauds au 2122 North Clark Street après le massacre de la Saint-Valentin, le 14 février 1929.

Big Bill Thompson, Anton Cermak et l'essor de la machine politique

Le gangstérisme de l'époque de la Prohibition à Chicago trouva un protecteur politique en la personne de William Hale « Big Bill » Thompson, le maire républicain qui gouverna la ville, avec une interruption d'un mandat, de 1915 à 1931. Thompson fut une véritable figure nationale du spectacle politique — il menaça de frapper le roi George V « sur le pif » à



Le nouveau palais de justice du comté de Cook et l'hôtel de ville, achevés en 1911.

propos d'un affront imaginaire fait aux manuels d'histoire américains, agrandit le front de lac avec le Municipal Pier, plus tard rebaptisé Navy Pier, et courtisa les électeurs noirs du South Side avec une franchise que peu de politiciens blancs de son époque osaient afficher — mais son dernier mandat devint indissociable de l'empire de contrebande d'Al Capone, dont l'administration Thompson tolérait, et selon certains récits protégeait activement, l'argent et la force en échange d'un soutien électoral. Le scandale de cette alliance, conjugué au début de la Dépression, finit par briser l'emprise de Thompson sur l'hôtel de ville en 1931, lorsque Anton Cermak, un démocrate né en Bohême qui avait passé des décennies à assembler une coalition de Polonais, de Bohémiens, d'Allemands et de Juifs pour contester la longue mainmise irlandaise sur le Parti démocrate de Chicago, remporta la mairie sans partage. Le mandat de Cermak lui-même prit fin à peine deux ans plus tard, lorsqu'une balle d'assassin apparemment destinée au président élu Franklin Roosevelt le frappa lors d'une apparition publique à Miami en février 1933. Les successeurs choisis par Cermak, le maire Edward J. Kelly et le président du parti Patrick

Nash, passèrent la décennie et demie suivante à bâtir la machine démocrate disciplinée, fondée sur le clientélisme — la « machine Kelly-Nash » — qui fournirait à la fois le modèle organisationnel et une grande partie de l'apprentissage personnel de l'homme qui en hériterait en 1955, Richard J. Daley.

L'ère du jazz et la Renaissance de Chicago



Midway Gardens, à l'angle de Cottage Grove et de la 60e rue, 1913 — le jardin-brasserie et complexe de divertissement de Frank Lloyd Wright, avec une sculpture d'Alfonso Iannelli.

Ces mêmes décennies produisirent l'un des grands épanouissements de la culture américaine. Alors que les musiciens de jazz de La Nouvelle-Orléans remontaient vers le nord en quête de travail, le South Side de Chicago, en particulier le tronçon de clubs et de salles de danse le long de State Street et de la 35e rue, devint la nouvelle capitale de cette musique. Le cornettiste King Oliver dirigeait son Creole Jazz Band au Lincoln Gardens Cafe, et en 1922 il fit venir un jeune cornettiste

de La Nouvelle-Orléans nommé Louis Armstrong pour le rejoindre comme second cornet. L'arrivée d'Armstrong à Chicago est souvent considérée comme le moment où le centre de gravité du jazz se déplaça vers le nord, et ses enregistrements ultérieurs avec ses propres formations, le Hot Five et le Hot Seven, au milieu des années 1920, contribuèrent à établir sa réputation de premier grand soliste virtuose de cette musique. Des musiciens blancs de Chicago, dont un cercle informel plus tard surnommé l'« Austin High Gang », s'imbibèrent de ce qu'ils entendaient dans les clubs du South Side et contribuèrent à forger un style ardent et entraînant qui allait être appelé le jazz de style chicagogan. Au même moment, la vie littéraire de la ville s'épanouissait dans ce que les critiques nommèrent plus tard la Renaissance de Chicago. Theodore Dreiser avait déjà puisé dans l'effervescence commerciale de Chicago pour *Sister Carrie* ; Robert Herrick disséquait cette même classe commerciale montante dans des romans chicagogs d'ambition et de mariage ; Sherwood Anderson, qui travaillait dans la publicité à Chicago, écrivit *Winesburg, Ohio* tout en étant plongé dans les cercles littéraires de la ville ; Vachel Lindsay sillonnait le pays en récitant des poèmes destinés à être scandés au rythme d'un tambour, parmi lesquels « General William Booth Enters Into Heaven » et « The Congo » ; et Carl Sandburg, ancien journaliste de Milwaukee installé à Chicago, publia *Chicago Poems* en 1916, ouvert par le poème « Chicago », qui décrivait fameusement la ville comme « Hog Butcher for the World » (boucher de porcs pour le monde entier) et « City of the Big Shoulders » (ville aux larges épaules), une image de vitalité industrielle bagarreuse que les Chicagogs adoptèrent comme leur propre autoportrait pour des générations. Là où le plan de Burnham cherchait à donner à Chicago un visage civique monumental, Sandburg et ses contemporains lui donnèrent une voix, brute, musclée et fière de sa propre rudesse. Le romancier Hamlin Garland, alors éloigné d'une décennie du réalisme âpre du Midwest de *Main-Travelled Roads*, offrit au mouvement son propre lieu de réunion en 1907, en fondant *The Cliff Dwellers* comme lieu de rassemblement pour les écrivains, architectes et artistes de la ville ; il remporta à son tour le prix Pulitzer en 1922, pour *A Daughter of the Middle Border*. Pendant la majeure partie du vingtième siècle, le club occupa un penthouse au sommet d'Orchestra Hall — lui-même conçu par son confrère Daniel Burnham — et aménagé pour les *Cliff Dwellers* par un autre membre, l'architecte Howard Van Doren Shaw.

Les *Cliff Dwellers* n'étaient pas une expérience isolée, mais s'inscrivaient dans une lignée bien plus longue de clubs privés qui avaient façonné la vie culturelle de Chicago depuis les années de reconstruction, et d'autres vagues suivirent en l'espace d'une décennie. L'Arts Club of Chicago, fondé en 1916, en partie en réaction à l'accueil tiède réservé par la ville à l'Armory Show de 1913, devint la vitrine la plus importante du pays pour l'art moderne avant même l'existence du Museum of Modern Art, accueillant en 1923 la première exposition personnelle américaine de Pablo Picasso. Un pendant plus tapageur prospérait quelques rues plus au nord : le Dill Pickle Club, fondé en 1917 par le syndicaliste Jack Jones dans le sillage de la culture des tribunes improvisées de la proche Bughouse Square, attirait nombre des mêmes écrivains de la Renaissance de Chicago — Anderson, Sandburg et Dreiser parmi eux — aux côtés d'anarchistes, de poètes et de vagabonds, jusqu'à ce que la Dépression ferme ses portes en 1934.

Les studios Essanay et l'heure de gloire du cinéma chicagogan

Avant que Hollywood ne concentre l'industrie cinématographique sur la côte ouest, Chicago fut brièvement l'une des adresses les plus importantes du cinéma américain. George Kirke Spoor et l'acteur cow-boy Gilbert M. « Broncho Billy » Anderson fondèrent la Essanay Film Manufacturing Company à Chicago en 1907 — le nom étant l'épellation phonétique de leurs initiales, S et A — et construisirent un studio sur Argyle Street, dans le North Side, qui produisait chaque année des centaines de courts métrages d'une ou deux bobines. Le plus grand coup d'éclat d'Essanay survint fin 1914, lorsque la société débaucha Charlie Chaplin du studio Keystone de Mack Sennett en lui offrant un salaire plus élevé et sa propre unité de production ; Chaplin tourna quatorze comédies pour Essanay en 1915 et 1916, dont *The Tramp*, le film qui introduisit le plan final mélancolique — le vagabond solitaire s'éloignant sur une route de campagne — qui devint sa signature. Une jeune figurante née à Chicago, nommée Gloria Swanson, y fit ses débuts dans de petits rôles au sein de plusieurs de ces mêmes films Essanay, avant de connaître la gloire à Hollywood et, des décennies plus tard, une nomination aux Oscars pour *Sunset*

Boulevard. Le studio chicagoin d'Essanay ne put rivaliser bien longtemps avec l'ensoleillement permanent et les terrains moins chers de la Californie du Sud, et la production déclina durant la fin des années 1910 ; mais pendant quelques années remarquables, l'avenir du cinéma américain passa par une ancienne écurie de louage du North Side.



Le Theatorium Theater, 178 North State Street, ouvert en 1907, l'une des toutes premières salles de cinéma de Chicago.

Le Goodman Theatre et l'âge d'or de la radio



Le Goodman Theatre d'origine, conçu par Howard Van Doren Shaw, à l'angle de Columbus Drive et d'Adams Street, 1925.

Le théâtre vivant de Chicago trouva une nouvelle institution durable en 1925, lorsque William O. et Erna Goodman firent don de 250 000 dollars à l'Art Institute of Chicago pour construire un théâtre de répertoire et une école d'art dramatique à la mémoire de leur fils, le dramaturge Kenneth Sawyer Goodman, mort lors de la pandémie de grippe de 1918. Conçu par l'architecte Howard Van Doren Shaw — dont le propre portrait de Cliff Dweller et les réalisations figurent ailleurs sur cette carte — le Goodman Theatre ouvrit ses portes le 20 octobre 1925 et demeure, à travers ses réorganisations ultérieures, le plus ancien théâtre à but non lucratif de la ville encore en activité continue. Presque au même moment, Chicago devint l'une



WGN Channel 9 entre en ondes, 1948, caméras d'actualités devant la station.

des trois ou quatre villes qui bâtirent le premier âge d'or de la radio américaine : parce que le relief plat du Midwest permettait à un signal chicagoan puissant de porter de la côte atlantique jusqu'aux Rocheuses, et parce que la ville se trouvait au point de jonction des jeunes réseaux transcontinentaux, la station WGN, diffusant depuis le Wrigley Building, ainsi que WMAQ et WLS, alimentèrent une part remarquable de la programmation quotidienne du pays tout au long des années 1920 et 1930. Le feuilleton de WGN de 1926, *Sam 'n' Henry*, créé par Freeman Gosden et Charles Correll, déménagea de l'autre côté de la ville vers WMAQ en 1928 et renaquit sous le nom d'*Amos 'n' Andy*, qui devint le tout premier véritable phénomène national de la radio en réseau et, aux côtés de succès locaux comme *Fibber McGee and Molly*, porta le nom de

Chicago jusque dans des millions de foyers américains, des années avant l'existence de la télévision.

Une exposition universelle au cœur de la Dépression



Panorama aérien de la Century of Progress International Exposition, sur Northerly Island, 1933.

Au début des années 1930, la Dépression avait dévasté l'économie industrielle de Chicago, jetant des centaines de milliers de personnes au chômage. C'est dans ce contexte que la ville organisa la Century of Progress International Exposition en 1933 et 1934, censée marquer officiellement le centenaire de la ville en tant que municipalité constituée, mais en réalité un exercice d'optimisme civique, bâti sur des terrains gagnés sur le lac au sud du Loop. À l'inverse de la grandeur classique en plâtre blanc de l'exposition de 1893, la Century of Progress adoptait une esthétique moderniste et aérodynamique, ainsi qu'un thème de progrès scientifique et technologique, avec des pavillons de grandes entreprises, un « Sky Ride » illuminé et, dans un coup de publicité largement relayé, un faisceau lumineux prétendument déclenché par la lumière de l'étoile Arcturus. L'exposition attira des dizaines de millions de visiteurs sur ses deux saisons et dégagea un modeste bénéfice, un exploit rare pour une exposition universelle, et pour une ville meurtrie, elle offrit une vision maîtrisée et électriquement éclairée d'un avenir qui méritait encore d'être bâti, alors même que les files d'attente pour la soupe populaire et les Hoovervilles persistaient à quelques kilomètres à peine.

Les pavillons modernistes de l'exposition prirent forme sous l'égide d'une Commission architecturale qui comptait John A. Holabird, lequel avait repris le cabinet célèbre de son père William Holabird, Holabird & Roche, après la mort de ses deux associés fondateurs — William Holabird et Martin Roche — à la fin des années 1920. Rebaptisé Holabird & Root, le cabinet s'employait, sous la direction du plus jeune des Holabird, à redessiner la silhouette du Loop avec des tours Art déco telles que le Chicago Board of Trade Building (1930) et le Palmolive Building (1929) ; son fils, John A. Holabird Jr., rejoignit lui aussi le cabinet plus tard, en devenant associé en 1970 et en le menant jusque dans l'après-guerre.

L'Arsenal de la démocratie



L'usine d'avions Douglas C-54 (plus tard Orchard Field, aujourd'hui l'aéroport international O'Hare), vue aérienne, 1943.

L'emprise de la Dépression se relâcha enfin avec la mobilisation pour la Seconde Guerre mondiale, qui rendit presque du jour au lendemain le plein emploi aux usines, aux gares de triage et aux aciéries de Chicago. La base industrielle déjà existante de la ville, son statut de plaque tournante ferroviaire et sa main-d'œuvre qualifiée en firent l'un des centres de production les plus importants du pays pour l'effort de guerre, produisant acier, munitions, moteurs d'avion, matériel électronique et d'innombrables autres fournitures militaires ; les abattoirs qui avaient fait la renommée de Chicago comme centre d'emballage de viande nourrissaient désormais une armée autant qu'une nation. Les années de guerre attirèrent également une seconde vague de la Grande Migration, tandis que des travailleurs noirs et blancs affluaient vers le nord pour occuper des emplois liés à la défense, gonflant et remodelant encore davantage des quartiers déjà transformés une génération plus tôt. Chicago acheva les années de guerre comme l'une des régions industrielles les plus productives du monde, ses usines tournant à plein régime, alors même que les vieilles fractures sociales de la ville — sur le logement, sur les frontières de quartier, sur le pouvoir politique — demeuraient largement irrésolues et referaient surface au cours des décennies suivantes.



Vente de bons de guerre à la gare Union Station de Chicago, 1943.

La ville que ces cinquante années ont façonnée



Vue aérienne vers le nord-est depuis Grant Park en direction du Loop et de Michigan Avenue, 1950.

Pris ensemble, les années 1901 à 1950 donnèrent à Chicago sa double identité durable. Ce fut la ville du plan audacieux de Burnham pour le front de lac et des vers musclés de Sandburg, du cornet d'Armstrong et de la Century of Progress, un lieu qui affirmait, malgré des preuves considérables du contraire, qu'il bâtissait vers quelque chose de meilleur. Ce fut aussi la ville de l'émeute de 1919 et du massacre de la Saint-Valentin, un lieu dont le nom devint, dans le monde entier, synonyme à la fois de la violence des gangs et d'une injustice raciale jamais résolue. La Grande Migration modifia durablement la carte démographique de Chicago, faisant de Bronzeville noire à la fois une capitale culturelle vibrante et un quartier confiné et mal desservi, dont les frontières avaient été tracées par la peur et la discrimination plutôt que par le choix — un schéma que le rapport de la Commission de 1922 documenta en détail et qui allait façonner la politique et la géographie de Chicago pour le reste du siècle. En 1950, la Chicago qui avait autrefois été un simple comptoir commercial de la frontière, puis une ville ferroviaire en plein essor, était redevenue quelque chose de nouveau : une puissance industrielle mondiale, une capitale culturelle, un synonyme de crime organisé, et une ville dont la population noire, la migration ayant refaçoné des pans entiers de ses South Side et West Side, allait définir une grande partie de son histoire du vingtième siècle encore à venir.

Sources : Daniel H. Burnham and Edward H. Bennett, [Plan of Chicago](#) (1909); Carl Sandburg, [Chicago Poems](#) (1916); Chicago Commission on Race Relations, [The Negro in Chicago](#) (1922); sources générales de référence et d'archives sur Al Capone, le massacre de la Saint-Valentin, la scène jazz de Chicago et l'arrivée de Louis Armstrong en 1922, ainsi que sur la Century of Progress Exposition de 1933–1934; Lois Wille, [Forever Open, Clear, and Free](#) (1972); Roger Biles, [Big City Boss in Depression and War](#) (1984); Emmett Dedmon, [Fabulous Chicago](#) (1953).

Crédits photographiques : la maison d'Al Capone sur Prairie Avenue, 1925 — Chicago History Museum; scène du massacre de la Saint-Valentin, 1929 — Chicago History Museum; palais de justice du comté de Cook et hôtel de ville, 1911 — Chicago History Museum; Midway Gardens, 1913 — Frank Lloyd Wright Foundation Archives; Century of Progress Exposition, 1933 — Newberry Library. Les sources internet des autres photos ne sont pas identifiées.

Chapitre 5 : Chicago à l'ère numérique, 1951–2000



Vue depuis l'Auditorium Building vers le Prudential Building en construction, 1954.

Une ville refaçonée

En 1951, Chicago avait encore l'apparence et l'atmosphère de la capitale industrielle qu'elle était depuis un siècle : une ville d'abattoirs et d'acéries, de « two-flats » et de lignes de tramway, dont la silhouette urbaine se distinguait davantage par la fumée des usines que par des tours de verre. En 2000, presque rien de cette description ne tenait plus. Au cours de la seconde moitié du XXe siècle, Chicago perdit plus d'un million d'habitants dans ses limites municipales, vit son industrie manufacturière s'effondrer, connut certains des conflits raciaux les plus âpres du Nord urbain, et fut gouvernée pendant trente-cinq de ces cinquante années par deux hommes qui partageaient le même nom de famille et un même talent pour concentrer le pouvoir. C'est l'histoire de la façon dont Chicago devint une ville moderne — non pas en douceur, mais par la démolition, la migration, les émeutes et la réinvention.

L'attrait des banlieues



Le Kennedy Expressway à Jackson Boulevard, en construction, 1958.

Le moteur de ce changement tenait, en partie, à une simple question de géographie. La politique fédérale du logement de l'après-Seconde Guerre mondiale — des prêts hypothécaires bon marché garantis par la Federal Housing Administration et le GI Bill — rendit les maisons individuelles de banlieue accessibles à des millions de vétérans revenant du front et à leurs familles, d'une manière que les appartements urbains ne pouvaient égaler. Le Federal-Aid Highway Act de 1956 bâtit ensuite l'infrastructure matérielle de cette dispersion, finançant des voies express comme l'Eisenhower, la Dan Ryan et la Kennedy, qui permettaient aux navetteurs de relier les nouveaux lotissements de banlieue aux emplois du centre-ville en une fraction du temps qu'exigeait l'ancien réseau ferroviaire et de tramways. Les banlieues du comté de Cook, et les comtés périphériques au-delà, absorbèrent des centaines de milliers de familles et, de plus en plus, les usines et les commerces qui avaient autrefois ancré les quartiers de la ville. La population de Chicago atteignit son sommet à 3,6 millions d'habitants en 1950, avant d'entamer un déclin qui ne s'inverserait pas avant les années 1990. Ceux qui partaient étaient de manière disproportionnée blancs et issus de la classe moyenne ; les autoroutes qui permirent leur départ furent souvent tracées directement à travers des quartiers noirs et immigrés, déplaçant des habitants et brisant des communautés qui existaient depuis des générations.



Le Congress Expressway (rebaptisé plus tard Eisenhower Expressway), vu à l'ouest de l'ancien bureau de poste principal, 1955.

Daley et la Machine

C'est dans ce paysage transformé qu'entra en scène Richard J. Daley, élu maire en 1955 et réélu cinq fois jusqu'à sa mort en fonction en 1976. Daley fut le dernier grand « boss » de l'ancienne machine politique urbaine, une organisation du Parti démocrate reposant sur des chefs de circonscription, des emplois de clientélisme, et une opération de mobilisation électorale



Le maire Richard J. Daley se rendant à pied à l'Hôtel de Ville, à l'angle des rues Clark et Randolph, 1960.

quartier par quartier capable de garantir les votes le jour du scrutin. En tant que maire et, simultanément, président du Comité central démocrate du comté de Cook, Daley fusionna l'Hôtel de Ville et l'appareil du parti en un instrument unique, contrôlant nominations, contrats et décisions de zonage avec une rigueur que peu de maires américains, avant ou depuis, ont égalée. Son pouvoir dépassait les frontières de Chicago : la capacité de la Machine à produire des marges démocrates écrasantes dans la ville faisait de l'Illinois un État pivot dans les élections nationales, notamment lors de l'élection présidentielle contestée de 1960 opposant John F. Kennedy à Richard Nixon, où le décompte des voix de Chicago suscita des accusations de fraude qui perdurent encore aujourd'hui.

Le Chicago de Daley fut aussi une ville de constructions immenses et spectaculaires. Il soutint l'expansion de l'aéroport international O'Hare, qui devint l'aéroport le plus fréquenté du monde, fit construire le campus Circle de l'Université de l'Illinois

à Chicago, et étendit le réseau de voies express à l'intérieur même de la ville. Mais son grand programme intérieur emblématique fut la rénovation urbaine, dont le produit le plus lourd de conséquences fut le logement social en tours. La Chicago Housing Authority, sous la pression de Daley et de conseillers municipaux déterminés à écarter le logement social des quartiers blancs, concentra les nouveaux ensembles presque exclusivement dans les quartiers noirs déjà existants du South Side et du West Side. Il en résulta notamment les Robert Taylor Homes, achevés en 1962 et alors le plus vaste projet de logement social du pays, ainsi que le complexe de Cabrini-Green, dans le Near North Side, agrandi tout au long des années 1950 et 1960. Conçues comme un moyen d'éliminer les taudis et d'offrir un logement moderne, ces tours concentrèrent au contraire la pauvreté à une échelle et une densité telles qu'elles produisirent, dans les années 1970 et 1980, certaines des communautés les plus en difficulté et les plus désinvesties de l'Amérique urbaine, en proie à l'entretien négligé, à l'activité des gangs, et à l'isolement par rapport à la vie économique de la ville.



Tours d'habitation de Cabrini-Green, à l'angle des rues Division et Larrabee, 1958.

Le mouvement de préservation riposte

Alors même que les bulldozers de Daley rasaient des pâtés de maisons entiers pour le logement social et les voies express, un mouvement contraire se dessinait pour sauver ce qu'il restait du Chicago du XIXe siècle. En 1966, l'architecte Wilbert R. Hasbrouck contribua à fonder la Chicago School of Architecture Foundation dans le but précis d'acheter et de préserver la Glessner House, menacée, d'Henry Hobson Richardson, assurant la présidence de la jeune fondation durant ses quatre premières années ; il fonda et dirigea ensuite la Prairie School Review de 1964 à 1981, première revue savante consacrée à Frank Lloyd Wright et à ses contemporains de la Prairie School, tout en restaurant lui-même des bâtiments historiques tels que la Dana-Thomas House de Wright et la Peoples Savings Bank de Louis Sullivan, avant de devenir à son tour président des Cliff Dwellers. Son fils, Charles R. Hasbrouck, porta la fibre architecturale familiale sur la scène mondiale, passant l'essentiel de sa longue carrière chez Skidmore, Owings & Merrill sur des projets de grande envergure allant d'Oman à l'Inde, avant de diriger l'équipe d'architecte-conseil derrière le St. Regis Chicago de Jeanne Gang, la troisième plus haute

tour de la ville, puis d'occuper à son tour la fonction que son père avait autrefois exercée au sein du club. Une génération plus jeune d'architectes voués à la préservation, parmi lesquels Walker Johnson — formé chez Holabird & Root avant de cofonder Johnson Lasky Architects en 1992, puis président des Cliff Dwellers pour un mandat —, perpétua cette même éthique de sauvetage et de restauration jusque dans les dernières décennies du siècle ; son propre fils, Ben Johnson, lui aussi futur président du club, contribua ensuite à façonner les plus hauts gratte-ciel du monde chez Adrian Smith + Gordon Gill Architecture, notamment la Jeddah Tower, toujours en construction, en Arabie saoudite — formant, après les Hasbrouck, le second duo père-fils des Cliff Dwellers à avoir présidé le club.

Les Chicago Seven défient les miésiens

Une rébellion parallèle couvait au sein même de la profession. En 1976, invité par son ami Stanley Tigerman, l'architecte Laurence Booth rejoignit Stuart Cohen et Ben Weese — bientôt suivis de James Ingo Freed, Thomas Beeby et James L. Nagle — pour former les Chicago Seven, une confrérie de jeunes architectes qui s'insurgeaient contre la révérence institutionnalisée de la ville envers Ludwig Mies van der Rohe. Lorsque le Museum of Contemporary Art monta une exposition itinérante racontant l'histoire architecturale de Chicago presque exclusivement à travers le cercle de Mies, le groupe organisa en réplique sa propre contre-exposition, bien ciblée, et, à travers d'autres expositions et écrits, plaida pour une histoire plus large et plus généreuse, faisant une place à des figures trop peu reconnues comme Daniel Burnham, John Root et Bruce Goff.

La bande d'O'Hare : le dernier chapitre de l'annexion



Le bâtiment de l'aérogare et le parking de l'aéroport international O'Hare, 1956.

Les ambitions de Daley pour O'Hare mirent au jour un problème singulier : l'aéroport, encore appelé à l'époque Orchard Field, du nom de la petite usine aéronautique de temps de guerre qui avait occupé le site, se trouvait entièrement en dehors des limites municipales de Chicago, à seize kilomètres au nord-ouest du Loop. En 1956, la ville annexa un corridor étroit, large d'environ quatre cents mètres, courant le long de Foster Avenue et de Higgins Road jusqu'au terrain de l'aéroport, cousant ainsi une mince bande de territoire chicagoeen à travers le comté de Cook non incorporé, afin qu'O'Hare se trouve, aussi maladroitement que cela paraisse sur une carte, à l'intérieur même de la ville et sous son autorité fiscale et réglementaire. Cette « bande d'O'Hare » comme on en vint à l'appeler, fut l'une des dernières annexions d'importance jamais menées à bien par Chicago, clôturant un schéma bien plus ancien de croissance territoriale qui avait culminé, des décennies plus tôt, dans le vaste vote de 1889 ayant rattaché d'un seul coup à la ville les cantons de Hyde Park, Lake View, Jefferson et Lake, ajoutant quelque 125 milles carrés et 225 000 habitants et quadruplant à peu près la superficie de Chicago. Après la

bande d'O'Hare, les limites de Chicago se stabilisèrent essentiellement dans leur forme actuelle, et l'aéroport ainsi sécurisé devint, grâce à un investissement municipal soutenu tout au long des années 1950 et 1960, pendant un temps le plus fréquenté du monde.

Les ambitions croissantes de l'aéroport trouvèrent en 1963 une expression architecturale audacieuse à leur mesure, lorsque l'architecte Gertrude Lempp Kerbis — l'une des premières femmes à atteindre les plus hauts rangs du monde du design moderniste chicagot — acheva le Rotunda Building circulaire d'O'Hare, dont le plafond haut de 190 pieds (58 mètres) était suspendu à près d'un mile de solides câbles de pont, conçu pour abriter le restaurant Seven Continents, symbole de l'ère du jet.

La quatrième façade maritime qui ne fut jamais : la voie maritime du Saint-Laurent

Les ambitions de Chicago de devenir non seulement un carrefour ferroviaire continental mais un véritable port océanique culminèrent en 1959, lorsque la voie maritime du Saint-Laurent fut officiellement inaugurée, son ruban cérémoniel coupé conjointement par la reine Elizabeth II et le président Dwight D. Eisenhower. Planifiée pendant des décennies et construite conjointement par les États-Unis et le Canada, la voie maritime associait une série de nouvelles écluses et de nouveaux canaux le long du fleuve Saint-Laurent au canal Welland existant, contournant les chutes du Niagara, offrant enfin aux cargos océaniques une route continue à fort tirant d'eau depuis l'Atlantique jusqu'au lac Michigan. Des promoteurs enthousiastes à Chicago, Cleveland, Toronto, Detroit et Milwaukee présentaient le projet comme créant une véritable « quatrième façade maritime » pour le Midwest industriel, qui permettrait aux fabricants et aux expéditeurs de céréales, enclavés, de charger directement leur cargaison à destination de Rotterdam ou de Liverpool, sans le coût et les délais supplémentaires d'un acheminement préalable par camion ou par rail jusqu'à New York ou La Nouvelle-Orléans ; la découverte de nouveaux gisements de minerai de fer au Québec et au Labrador, dont les aciéries du Midwest avaient grand besoin, ne fit qu'accentuer l'intérêt de cet investissement. Chicago construisit une installation portuaire municipale sur la rivière Calumet spécifiquement pour capter ce commerce océanique attendu, et pendant quelques années, au début des années 1960, le tonnage international transitant par les Grands Lacs grimpa effectivement vers les niveaux que les planificateurs avaient projetés.



Cérémonies d'inauguration de la voie maritime du Saint-Laurent à Navy Pier, 1959.

L'essor ne dura pas. Les écluses de la voie maritime elle-même, dimensionnées sur le modèle de l'ancien et plus modeste canal Welland plutôt que sur celui du plus vaste canal de Panama, ne permettaient le passage que de navires ne dépassant pas environ deux cent vingt mètres — une limite qui paraissait généreuse en 1959, mais qui laissa la voie maritime incapable d'accueillir les navires bien plus grands qui en vinrent à dominer le transport maritime international en l'espace d'une génération. Dans le même temps, l'essor du fret conteneurisé au cours des années 1960 et 1970 favorisa les ports capables de traiter d'énormes porte-conteneurs spécialisés et de transférer rapidement les boîtes vers les réseaux ferroviaires et routiers, un modèle qui avantageait les ports côtiers comme New York et La Nouvelle-Orléans par rapport à une route intérieure saisonnière, prise par les glaces et fermée chaque hiver. Le propre terminal à conteneurs de Chicago, à Lake Calumet, ouvert avec de grands espoirs, vit son trafic décliner à mesure que les navires trop grands pour les écluses de la voie maritime contournaient purement et simplement les Grands Lacs, déchargeant plutôt dans des ports côtiers pour un acheminement ultérieur par rail. Dans les années 1990, le fret international transitant par les Grands Lacs était tombé à une fraction de son sommet du début des années 1970, et la voie maritime qui avait promis de faire de Chicago un port mondial apparaissait plutôt, rétrospectivement, comme un monument coûteux et sous-utilisé à une économie du transport maritime qui avait déjà commencé à changer au moment même où sa construction s'achevait.

Migration, ségrégation et affrontements

Le Chicago de Daley fut également remodelé par la poursuite de la Grande Migration, ce mouvement de plusieurs décennies par lequel des Afro-Américains quittèrent le Sud rural pour les villes du Nord et de l'Ouest. La population noire de Chicago, concentrée au milieu du siècle dans la « Black Belt » du South Side et dans une enclave plus modeste du West Side, crut rapidement au cours des années 1950 et 1960, à mesure que de nouveaux arrivants venaient chercher des emplois d'usine et échapper aux lois Jim Crow. Mais les mêmes forces qui avaient bâti la Machine bâtirent et firent aussi respecter la ségrégation : pratiques immobilières restrictives, refus des banques de prêter dans les quartiers noirs (une pratique plus tard nommée redlining), et, parfois, résistance violente d'habitants blancs lorsque des familles noires tentaient de s'installer dans des pâtés de maisons jusqu'alors entièrement blancs. La ségrégation résidentielle à Chicago devint si profondément enracinée et si méthodiquement organisée par les politiques publiques que les historiens en viendraient plus tard à dire que la ville avait construit un « second ghetto » — un ghetto créé non pas simplement par les préjugés privés, mais par les décisions délibérées des autorités du logement, des banques et des élus.

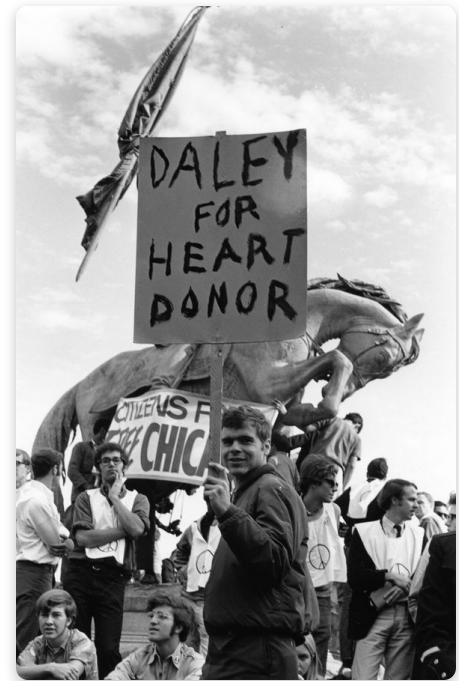
Ces conditions attirèrent le mouvement des droits civiques vers le Nord. En 1966, Martin Luther King Jr. emménagea dans un appartement du West Side et, aux côtés d'organiseurs locaux, lança le Chicago Freedom Movement, réclamant l'accès libre au logement et la fin des conditions de taudis. Les marches dans des quartiers blancs comme Marquette Park furent accueillies par des foules lançant des pierres et des bouteilles ; King lui-même fut atteint par une pierre lors d'une de ces marches et déclara plus tard n'avoir jamais vu une telle haine, pas même dans le Grand Sud profond. La campagne aboutit cet été-là à un accord négocié sur le logement équitable, bien que ses effets pratiques fussent limités, et elle laissa King et ses alliés avec une conscience amère de la profondeur avec laquelle la ségrégation était ancrée dans les villes du Nord. Deux ans plus tard, l'assassinat de King en avril 1968 déclencha plusieurs jours d'incendies volontaires et de troubles dans le West Side de Chicago, faisant plusieurs morts, réduisant en cendres des pâtés de maisons entiers de Madison Street et d'autres artères commerciales, et laissant dans les quartiers du West Side une cicatrice qui persista pendant des décennies. L'ordre public donné par Daley à la police de « tirer pour tuer » les incendiaires pendant les troubles devint l'une des déclarations les plus controversées de son mandat.

1968 : le monde entier regarde



Manifestants de la Convention nationale démocrate à la statue du général Logan, Grant Park, août 1968.

La réputation de turbulence civique de Chicago culmina plus tard cette même année, lorsque la ville accueillit la Convention nationale démocrate en août 1968. La nation était déjà sous le choc de l'assassinat de King en avril et de celui de Robert F. Kennedy en juin, et la convention elle-même fut dominée par la fracture du parti autour de la guerre du Vietnam. Des milliers de manifestants anti-guerre, de Yippies et de militants étudiants se rassemblèrent à Grant Park et autour de l'hôtel Conrad Hilton, et pendant plusieurs nuits de ce mois d'août, la police de Chicago s'affronta violemment aux manifestants sous l'œil des caméras de télévision, gazant et frappant indistinctement manifestants, passants et journalistes. Une commission fédérale qualifierait plus tard les événements d'« émeute policière ». Les images diffusées dans le monde entier — foules scandant des slogans, policiers anti-émeute maniant leurs matraques, nuage de gaz lacrymogène flottant sur Michigan Avenue — ancrèrent durablement l'image d'une Chicago à la fois puissance politique brute et violence non résolue, une image que l'administration Daley passa des années à tenter de corriger.



Manifestants anti-guerre rassemblés à la statue Logan pendant la convention, 1968.

La violence de la convention revêtit une dimension personnelle pour au moins une personnalité qui allait plus tard en faire le récit. Bernardine Dohrn, diplômée en 1967 de la faculté de droit de l'Université de Chicago et camarade de promotion de l'avocat William J. Bowe, était devenue, à l'été 1968, secrétaire interorganisationnelle des Students for a Democratic Society (SDS), dont les militants contribuèrent à animer la mobilisation anti-guerre qui converge vers Chicago ce mois d'août-là. En moins d'un an, Dohrn conduirait la « faction d'action » du SDS à fonder le Weather Underground, un groupe que l'Encyclopaedia Britannica décrit comme ayant « cherché à faire progresser le communisme par une révolution violente » et ayant appelé la jeunesse américaine à « provoquer [la] chute [du gouvernement] ». Le chapitre que Bowe consacre à Dohrn, « Bernardine Dohrn — The SDS Revolutionaries Then and Now », dans ses mémoires [Riots & Rockets](#), retrace leur promotion commune d'entrée en faculté de droit en 1964 et suit son parcours, depuis l'étudiante de première année qui « se faisait remarquer autant par ses minijupes que par ses opinions politiques » jusqu'à la fugitive inscrite en 1970 sur la liste des dix criminels les plus recherchés du FBI — une radicalisation que Bowe suivit en temps réel en tant qu'officier du renseignement de l'Armée, alors chargé d'évaluer la probabilité de troubles intérieurs suffisamment graves pour nécessiter le déploiement de troupes fédérales.

La fermeture des usines

Tandis que se déroulaient ces drames politiques, un processus plus discret mais tout aussi transformateur était à l'œuvre dans l'économie de Chicago. La base manufacturière qui avait bâti la ville — aciéries le long de la rivière Calumet, industrie de l'abattage et de la transformation de la viande (les Union Stock Yards fermèrent finalement en 1971), ateliers de confection et de métallurgie, usines de wagons et de machines — entama un déclin marqué à partir des années 1970 et jusque dans les années 1980. La désindustrialisation nationale, portée par la concurrence étrangère, l'automatisation et la délocalisation des usines vers la Sun Belt et l'étranger, frappa particulièrement durement le South Side et le Southeast Side de Chicago. La fermeture de l'immense aciérie Wisconsin Steel en 1980 et la contraction des South Works de U.S. Steel tout au long des années 1980 supprimèrent des dizaines de milliers d'emplois syndicalisés qui avaient fait vivre des quartiers entiers pendant des générations. Les retombées économiques aggravèrent la pauvreté et la perte de population, en particulier dans le South Side et le Southeast Side, amplifiant les effets de la ségrégation et du désinvestissement qui avaient déjà concentré les difficultés dans les quartiers noirs. Au début des années 1980, les problèmes de chômage et de finances publiques de

Chicago étaient devenus si graves que la survie à long terme de la ville en tant que grand centre économique faisait l'objet d'une inquiétude ouvertement partagée.

La percée de Harold Washington



La bibliothèque Harold Washington en construction, 1991, nommée en l'honneur du maire qui brisa l'emprise de la Machine sur la loyauté politique des électeurs noirs.

C'est dans ce contexte de détresse économique et de griefs raciaux que Chicago élut son premier maire noir. Richard J. Daley était mort en fonction en 1976, et une succession rapide de maires suivit, dont Jane Byrne, première femme maire de la ville, élue en 1979. En 1983, le représentant Harold Washington remporta une primaire démocrate âprement disputée à trois contre Byrne et Richard M. Daley, le fils du défunt maire, porté par une mobilisation sans précédent des électeurs noirs, ainsi que par le soutien des électors latino et blanc libéral. Sa victoire à l'élection générale, ce mois d'avril-là, au terme d'une campagne marquée par des appels raciaux ouverts de la part de ses adversaires, fit de lui le premier maire noir de Chicago et une figure marquante de la politique urbaine américaine. Le premier mandat de Washington fut accaparé par ce que l'on appela les « Council Wars », un bloc de conseillers municipaux blancs fidèles à l'ancienne Machine bloquant l'essentiel de son programme au conseil municipal ; ce n'est qu'après une élection spéciale en 1986, qui fit basculer l'équilibre des forces, que Washington obtint un contrôle

effectif du conseil. Il fut réélu en 1987 mais mourut d'une crise cardiaque en novembre de cette même année, moins d'un an après le début de son second mandat, interrompant prématurément une mairie qui avait néanmoins définitivement brisé l'emprise de la Machine sur la loyauté politique des électeurs noirs et ouvert le gouvernement municipal à un cercle plus large de Chicagoans.

Le clientélisme, les décrets Shakman et les Council Wars

La Machine héritée par Richard J. Daley de l'organisation Kelly-Nash fonctionnait avec une seule monnaie : les emplois de clientélisme, des dizaines de milliers répartis dans les administrations municipale et du comté, attribués et retirés par les chefs de circonscription en proportion directe de la fiabilité avec laquelle un groupe d'électeurs se mobilisait le jour du scrutin. Ce système connut sa première contestation juridique sérieuse en 1969, lorsqu'un candidat politique indépendant nommé Michael Shakman engagea des poursuites, faisant valoir que subordonner les emplois publics à la loyauté politique violait les droits constitutionnels tant des employés que des candidats qu'ils n'étaient jamais libres de soutenir. Les décrets de consentement qui en résultèrent, adoptés une première fois en 1972 puis étendus progressivement au fil des décennies suivantes, interdirent peu à peu les embauches, licenciements et promotions à motivation politique dans la plupart des postes municipaux et du comté — un siège juridique lent mais constant, visant directement le mécanisme dont dépendait le plus la Machine de Daley, même si la pleine conformité resta un combat ouvert pendant des années par la suite. La résistance affaiblie mais encore redoutable de la Machine au changement se manifesta de la façon la plus frappante après l'élection de Harold Washington en 1983, lorsqu'un bloc de vingt-neuf conseillers municipaux blancs, menés par Edward Vrdolyak et Edward Burke — rapidement surnommé les « Vrdolyak 29 » —, utilisa sa majorité au conseil pour bloquer, presque point par point, les nominations aux commissions, les budgets et le programme législatif de Washington, plongeant l'Hôtel de Ville dans l'impasse législative prolongée que la presse baptisa les Council Wars. L'impasse ne fut finalement rompue qu'après qu'une cour fédérale, jugeant que le découpage électoral municipal avait fait l'objet d'un charcutage racial, ordonna

en 1986 une élection spéciale dans sept quartiers ; les résultats renversèrent l'équilibre du conseil et donnèrent à Washington, pour la première fois, une majorité effective pour gouverner.

Richard M. Daley et une ville postindustrielle

Après un bref intérim assuré par Eugene Sawyer, Richard M. Daley remporta l'élection de 1989, inaugurant un mandat de vingt-deux ans qui allait, une fois de plus, remodeler l'économie et la physionomie de Chicago. Là où son père avait gouverné une ville industrielle et fait construire des tours de logement social, le fils présida à leur démolition finale, lançant au début des années 2000 le « Plan for Transformation » de la Chicago Housing Authority, qui fit raser Cabrini-Green et les Robert Taylor Homes. Tout au long des années 1990, son administration mena la reconversion du Loop et du Near North Side, encouragea la conversion résidentielle du centre-ville, courtisa les sièges sociaux d'entreprises et les institutions financières, et investit massivement dans le tourisme, la culture et les équipements publics — une stratégie qui accéléra le basculement de la ville d'une économie manufacturière vers une économie centrée sur la finance, les services et l'hôtellerie-restauration. Des quartiers proches du centre-ville, désinvestis depuis des décennies — dont certaines parties du Near North et du West Loop —, connurent un investissement privé substantiel et une gentrification marquée, tandis que de nombreuses communautés du South Side et du West Side continuaient de lutter contre l'héritage de la désindustrialisation et du logement social ségrégué. En 2000, l'économie et la silhouette urbaine de Chicago ne ressemblaient plus guère à la ville industrielle de 1951 ; cette transformation posa les bases des projets de réaménagement — dont Millennium Park et la candidature aux Jeux olympiques de 2016 — qui allaient définir le chapitre suivant de l'histoire de la ville.



Le Prudential Building vu depuis le parking de Monroe Street, 1964 — futur site de Millennium Park.

Le blues devient électrique, et la house music voit le jour



*Le marché de Maxwell Street, 1956, ce marché à ciel ouvert du South Side réputé
pour ses musiciens de blues de rue.*

Chicago offrit au XXe siècle deux genres musicaux à part entière, nés à cinquante ans d'intervalle, tous deux dans des salles sans éclat du South Side et du West Side. McKinley Morganfield — Muddy Waters — arriva du delta du Mississippi en 1943, espérant vivre de la musique à plein temps, et découvrit qu'une guitare acoustique était tout simplement inaudible dans un club bruyant de Chicago : « Quand j'entrais dans les clubs, la première chose que je voulais, c'était un amplificateur. Personne ne pouvait vous entendre avec une acoustique. » Son single de 1948, « I Can't Be Satisfied », enregistré pour le label tout juste créé Aristocrat, épuisa son premier tirage en une seule journée et offrit aux fondateurs du label, les frères Leonard et Phil Chess, immigrés polonais, le son qui allait définir Chess Records après qu'ils l'eurent rebaptisé ainsi en 1950. Chess devint l'atelier où le blues du delta se fit électrique et urbain, enregistrant Muddy Waters, Howlin' Wolf, Little Walter, Willie Dixon, Sonny Boy Williamson, Etta James et Chuck Berry ; ses disques traversèrent l'Atlantique pour transformer le rock britannique — les Rolling Stones tirèrent leur nom d'un single de Muddy Waters, et le groupe, tout comme Fleetwood Mac, se considérait comme son disciple direct après une tournée galvanisante de Muddy Waters en Angleterre en 1958.

Trois décennies plus tard, une autre piste de danse chicogoane fit naître de toutes pièces un second genre musical. Le Warehouse, un club réservé aux membres du South Loop ouvert en 1977, engagea le DJ Frankie Knuckles comme directeur musical, et, au début des années 1980, Knuckles composa des sets mêlant disques disco et musique électronique européenne à un rythme plus dur, plus mécanique, joués pour un public enraciné dans la culture des clubs noirs et gays de la ville. Les habitués se mirent à demander dans les disquaires le genre de musique qu'ils avaient entendu « au Warehouse » — abrégé, comme l'argot abrège toujours tout, en « house » — et, au milieu des années 1980, les DJ et producteurs amateurs de Chicago pressaient leurs propres disques house et les expédiaient dans le monde entier. Le bâtiment lui-même fut classé Chicago Landmark en 2023, et la ville rebaptisa son pâté de maisons Frankie Knuckles Way en son honneur.

The Second City, Steppenwolf et une nouvelle scène chicogoane

Chicago réinventa également, au cours de ces décennies, la comédie américaine et, séparément, le jeu d'acteur américain. The Second City ouvrit ses portes au 1842 North Wells Street le 16 décembre 1959, fondé par Paul Sills, Bernard Sahlins et Howard Alk à partir des anciens Compass Players de l'Université de Chicago, et bâti sur les « jeux de théâtre » improvisés mis au point par la mère de Sills, Viola Spolin. Ses revues satiriques, visant directement le conformisme de l'époque, devinrent rapidement un tremplin plutôt qu'une destination : ses anciens élèves, au fil des décennies suivantes, comptèrent Alan Alda, Joan Rivers, John Belushi, Bill Murray, Dan Aykroyd, Chris Farley, Mike Myers, Tina Fey, Stephen Colbert et Amy Poehler, une lignée ininterrompue reliant une scène de devanture chicogoane à Saturday Night Live et bien au-delà. Quinze ans plus tard, dans un tout autre genre de théâtre, trois jeunes acteurs nommés Terry Kinney, Jeff Perry et Gary Sinise montèrent leur première production dans le sous-sol d'une église de la banlieue de Highland Park en 1974, baptisant leur nouvelle compagnie Steppenwolf d'après le roman de Hermann Hesse que l'un d'eux se trouvait alors lire. Le réalisme brut et collectif de Steppenwolf — sa troupe des débuts en vint à compter John Malkovich et Laurie Metcalf — bâtit patiemment une réputation nationale, et, dès 1991, la compagnie avait emménagé dans sa propre salle construite à cet effet sur North Halsted Street, tout en envoyant au fil du temps plusieurs de ses productions jusqu'à Broadway.



Le théâtre The Second City, au 1616 North Wells Street, 1961.

Bellow, Terkel et la voix de Chicago de l'après-guerre

Les romanciers et journalistes de Chicago trouvèrent eux aussi, dans l'après-guerre, une voix tout aussi singulière. Saul Bellow, arrivé de Montréal enfant, ouvrit son roman de 1953, *The Adventures of Augie March*, qui marqua sa percée, par la déclaration « Je suis un Américain, né à Chicago » et remporta par la suite le prix Nobel de littérature en 1976. Studs Terkel passa des décennies à amener des Chicagoans ordinaires à raconter leur propre histoire, d'abord dans sa longue émission de radio sur WFMT, puis dans des recueils d'histoire orale comme *Division Street: America* (1967) et *The Good War* (1985), qui remporta le prix Pulitzer. Roger Ebert, entré au *Chicago Sun-Times* comme critique de cinéma en 1967, devint en 1975 le premier critique de cinéma à recevoir le prix Pulitzer, et ses joutes télévisées avec Gene Siskel, du *Chicago Tribune*, firent de l'expression « deux pouces levés » une formule entrée dans le langage courant. Une génération plus jeune perpétua cette tradition : l'avocat en exercice Scott Turow transforma son propre journal d'étudiant à la faculté de droit de Harvard en best-seller avec *One L* (1977), avant de réinventer le thriller judiciaire avec *Presumed Innocent* (1987), tandis que les recueils de nouvelles de Stuart Dybek saisissaient les ruelles populaires de Pilsen et de Little Village et lui valurent, en 2007, une bourse MacArthur.

Les Hairy Who et l'Uptown Poetry Slam

Les artistes visuels et les poètes de Chicago bâtirent tout aussi délibérément leurs propres scènes, à l'écart de l'ombre de New York. En 1966, six jeunes diplômés de la *School of the Art Institute* — Jim Falconer, Art Green, Gladys Nilsson, Jim Nutt, Suellen Rocca et Karl Wirsum — se mirent à exposer ensemble au Hyde Park Art Center sous le nom de Hairy Who, montrant des tableaux criards, façon bande dessinée, délibérément à contre-courant des modes, puisant à des sources aussi variées que le surréalisme, les catalogues de vente par correspondance et les illustrations médicales. Le groupe se dissout au bout de trois ans, mais il déclencha une vague plus large d'expositions, étalée sur toute une décennie — *Nonplussed Some*, *False Image*, et d'autres — que la critique regrouperait plus tard sous le nom de Chicago Imagists, un ensemble d'œuvres aussi étrange et propre à la ville que le blues ou le gratte-ciel. La scène littéraire de Chicago trouva un foyer tout aussi combatif et tout aussi durable lorsque le poète Marc Smith lança, un lundi soir de 1984, un micro ouvert au Get Me High Lounge de Bucktown et, le 25 juillet 1986, organisa ce qu'il appela un « slam » de poésie — une lecture à voix haute jugée, de façon compétitive, par des membres du public tirés au hasard. Le spectacle déménagea ensuite au Green Mill, l'ancien lounge de jazz de l'Uptown sur North Broadway, où l'Uptown Poetry Slam se tient encore chaque dimanche soir, le plus ancien spectacle de poésie hebdomadaire du pays à fonctionner sans interruption, et le berceau reconnu du slam de poésie en tant que forme d'art nationale et internationale.

Un demi-siècle de réinvention



La plage d'Oak Street, 1995 — une image promotionnelle de la ville riveraine réinventée et postindustrielle.

Pris dans son ensemble, la période allant de 1951 à 2000 marque le passage de Chicago d'une puissance industrielle, organisée autour des usines, des gares de triage et d'une machine politique disciplinée, à une métropole postindustrielle définie par la finance, le tourisme et les services. Ce passage ne fut jamais paisible. Il fut porté par des autoroutes qui vidèrent des quartiers tout en bâtissant des banlieues, par un maire dont le contrôle de fer sur l'administration municipale produisit aussi les tours de logement qui concentrèrent la pauvreté d'une génération entière, par un mouvement des droits civiques qui révéla à quel point la ségrégation était ancrée dans la vie urbaine du Nord, et par le choc de la désindustrialisation, qui vida la ville des emplois manufacturiers ayant soutenu sa classe ouvrière. Ce fut aussi un demi-siècle de changement politique durement acquis, culminant avec l'élection de Harold Washington, et d'une réinvention civique finalement menée à bien sous Richard M. Daley, alors que Chicago se repositionnait pour une économie de services et d'information. En l'an 2000, Chicago avait survécu à la perte de son ancienne identité industrielle et au traumatisme de ses conflits raciaux et politiques pour émerger, quoique inégalement, comme une ville mondiale — prospère et reconstruite dans son cœur d'affaires, mais encore aux prises, dans ses quartiers du South Side et du West Side, avec les conséquences des choix que ses dirigeants avaient faits en chemin.

Pour aller plus loin : Mike Royko, [Boss: Richard J. Daley of Chicago](#) (1971) ; Adam Cohen et Elizabeth Taylor, [American Pharaoh: Mayor Richard J. Daley — His Battle for Chicago and the Nation](#) (2000) ; Arnold R. Hirsch, [Making the Second](#)

[Ghetto: Race and Housing in Chicago, 1940–1960](#) (1983) ; Isabel Wilkerson, [The Warmth of Other Suns: The Epic Story of America's Great Migration](#) (2010) ; Gary Rivlin, [Fire on the Prairie: Chicago's Harold Washington and the Politics of Race](#) (1992) ; William J. Bowe, chapitre 1, [Riots & Rockets](#) (2025) ; William J. Bowe, [Bernardine Dohrn and John Ashcroft Look Back](#) (2022) ; Ann Durkin Keating, [Chicago Neighborhoods and Suburbs: A Historical Guide](#) (2008) ; Chicago Department of Aviation, [O'Hare History](#) ; Paul Kleppner, [Chicago Divided: The Making of a Black Mayor](#) (1985) ; Paul M. Green et Melvin G. Holli (dir.), [The Mayors: The Chicago Political Tradition](#) ; History.com, [St. Lawrence Seaway Officially Opened](#) ; Encyclopaedia Britannica, [St. Lawrence Seaway](#) ; Congressional Research Service, [Shipping on the Great Lakes and St. Lawrence Seaway: An Update](#) ; Illinois Rock & Roll Museum, [Chess Records](#) ; NPR, [From the Warehouse to the World: Chicago and the Birth of House Music](#) (2023) ; The Second City, [Alumni & Comedy History](#) ; Steppenwolf Theatre Company, [History & Founders](#) ; Art Institute of Chicago, [Hairy Who? 1966–1969](#) ; Poetry Foundation, [Marc Kelly Smith](#).

Crédits photographiques : Tours d'habitation de Cabrini-Green, 1958 — photographie d'archives Getty Images (24 mars 1958) ; Manifestants de la Convention nationale démocrate de 1968, Grant Park — Chicago History Museum (photographie de Peter Bullock, ICHI-050772) ; Manifestants anti-guerre à la statue Logan, 1968 — photo de Lawrence Okrent, CD ; Bibliothèque Harold Washington en construction — Chicago Public Library Archives (photographies de construction de Peter Fish Studios, 1988–1991). Les sources internet des autres photos ne sont pas identifiées.

Chapitre 6 : Chicago contemporain, 2001 à aujourd'hui

Un nouveau siècle, une silhouette urbaine différente

Vue aérienne du Millennium Park, 2023.

Chicago est entrée dans le XXI^e siècle en ville déjà réinventée à plusieurs reprises — d'un portage marécageux à une plaque tournante ferroviaire, d'une puissance industrielle à une métropole postindustrielle en quête d'une nouvelle identité. Les premières années des années 2000 donnèrent à cette réinvention un point d'ancrage physique. Le 16 juillet 2004, après des retards de construction qui s'étirèrent sur plusieurs années au-delà du calendrier prévu et un budget qui gonfla à plus de 475 millions de dollars, le maire Richard M. Daley présida l'inauguration du Millennium Park, bâti sur un enchevêtrement d'anciennes gares de triage et de parkings, à l'angle nord-ouest de Grant Park. Trois jours de festivités d'ouverture attirèrent des centaines de milliers de visiteurs. La sculpture emblématique du parc, le Cloud Gate en acier inoxydable d'Anish Kapoor, n'était pas encore terminée lors de la coupure du ruban — ses soudures n'étaient pas polies, et sa surface resta couverte pendant des mois pendant que les ouvriers effaçaient chaque joint — mais les habitants de Chicago se l'étaient déjà appropriée, la surnommant « the Bean » bien avant son inauguration officielle en mai 2006.

Visiteurs devant le Cloud Gate d'Anish Kapoor — le « Bean » — 2024.

Le Millennium Park fit plus qu'ajouter des hectares à un front de lac qui était lui-même, comme le reste de Grant Park avant lui, un terrain gagné sur l'eau — construit sur d'anciennes gares de triage, sur un sol repoussé au-delà du rivage d'origine des décennies plus tôt (voir [le récit des origines du parc sur des terrains remblayés](#) dans le chapitre sur l'ère du Jazz). Il redéfinit la manière dont Chicago voulait être perçue. Aux côtés du kiosque à musique aux courbes audacieuses de Frank Gehry et des deux tours de verre de la Crown Fountain, le parc signalait une ville qui investissait dans l'espace public, l'art contemporain et le tourisme comme stratégie civique centrale plutôt que comme réflexion après coup. Il devint l'une des attractions les plus visitées du Midwest, un décor prisé aussi bien des photographes de mariage que des cartes postales de la skyline, et il ancr une vague plus large de réaménagement du Loop et du Near North — des copropriétés de luxe s'élevant sur d'anciennes parcelles industrielles, une Michigan Avenue en plein renouveau, et une population résidentielle du centre-ville qui augmenta nettement au cours de la décennie, à mesure que jeunes professionnels et retraités dont les enfants avaient quitté le foyer revenaient s'installer au cœur de la ville. Pour une métropole longtemps définie par ses usines et ses lignes de fret, le message des années 2000 fut que la culture, le design et les équipements publics pouvaient eux-mêmes constituer des moteurs économiques.

L'investissement de Chicago dans la sculpture civique prolongeait une tradition bien plus ancienne dans le nouveau siècle. Richard Hunt, natif de Chicago dont la carrière de sept décennies fit de lui le sculpteur le plus acclamé du pays travaillant le métal abstrait soudé, continua d'ajouter d'importantes commandes publiques à sa ville natale jusqu'à sa mort en 2023, avec d'autres œuvres achevées ou prévues pour le DuSable Black History Museum, l'Obama Presidential Center et l'Emmett and Mamie Till-Mobley House Museum, à Woodlawn.

Le krach et la longue remontée

Cet optimisme se heurta à la réalité en 2008. La crise financière nationale, déclenchée par l'effondrement du marché des prêts hypothécaires à risque (subprime) et la faillite ou quasi-faillite de grandes banques, frappa durement l'économie de

Chicago — et ses quartiers. Les taux de saisies immobilières s'envolèrent dans toute la ville, le South Side et le West Side absorbant une part disproportionnée des dégâts, tandis que les prêts abusifs des années précédentes de croissance se transformaient en maisons vacantes et murées. Les finances des gouvernements de l'Illinois et du comté de Cook, déjà mises à mal par des obligations de retraite accumulées depuis des décennies, devinrent plus précaires à mesure que les recettes fiscales chutaient. Le secteur des congrès et du tourisme de la ville, encore jeune dans sa confiance de l'ère Millennium Park, ralentit à mesure que les budgets de voyage se resserraient dans tout le pays.

La reprise fut lente et inégale. Le centre-ville et le North Side se redressèrent les premiers, portés par un investissement résidentiel continu, un secteur technologique et de services professionnels en croissance, et une activité soutenue de congrès à McCormick Place. Mais de nombreuses communautés du South Side et du West Side ne retrouvèrent jamais pleinement le terrain perdu lors du krach ; les terrains vacants et les vitrines fermées de quartiers comme Englewood, Austin et Roseland devinrent des éléments durables du paysage urbain jusque tard dans les années 2010, marqueur visible de la répartition de plus en plus inégale de la prospérité de la ville.

Une ville qui se transforme, se réduit et se recompose

Sous la nouvelle silhouette de la ville, la population de Chicago se déplaçait. La population totale de la ville, qui s'était quelque peu stabilisée dans les années 1990 après des décennies de déclin d'après-guerre, recommença à diminuer dans les années 2000 et continua de perdre des habitants au fil des

1852 South Allport Avenue, Pilsen, 2010 — l'un des quartiers du Southwest Side qui se développa à mesure que la population latino de Chicago s'agrandissait.

recensements de 2010 et de 2020, passant d'environ 2,9 millions au tournant du siècle à un chiffre plus proche de 2,7 millions lors du recensement de 2020, avant qu'une modeste remontée ne soit enregistrée plus tard dans la décennie. Ces pertes ne furent pas réparties uniformément. La perte de population noire fut particulièrement marquée dans le South Side et le West Side, sous l'effet conjugué de la démolition de grands ensembles de logements sociaux — le « Plan for Transformation » de la Chicago Housing Authority, qui rasa Cabrini-Green, les Robert Taylor Homes et d'autres tours à problèmes à partir de la fin des années 1990 et tout au long des années 2000 — et de courants plus larges de départ de la population noire vers la Sun Belt et vers les banlieues, inversant les schémas de la Grande Migration qui avaient bâti ces quartiers un siècle plus tôt. Pendant ce temps, le Loop, le Near North Side et de larges pans du North Side gagnaient des habitants, et la population latino de la ville croissait substantiellement, en particulier dans le Southwest Side et dans des quartiers comme Little Village, Pilsen et Albany Park, même si l'embourgeoisement repoussait certaines communautés latino de longue date plus loin du centre-ville. Dans les années 2020, la population de Chicago était répartie plus également entre résidents blancs, noirs et latinos qu'à presque n'importe quel moment de son histoire, alors même que la ségrégation à l'échelle des quartiers, qui façonnait la ville depuis la Grande Migration, demeurait obstinément persistante — un phénomène minutieusement documenté ces années-là par le journalisme et les travaux universitaires consacrés au South Side.

Clout — l'essor et le déclin de la machine politique démocrate à Chicago

« Scabby the Rat », le rat gonflable emblématique des manifestations syndicales, devant l'hôtel de ville, au 121 North LaSalle Street.

Avant d'aborder les maires qui gouvernèrent le Chicago du XXI^e siècle, il vaut la peine de comprendre le système politique que beaucoup d'entre eux héritèrent, adaptèrent ou démantelèrent : la machine démocrate, et cette monnaie si particulière à Chicago que l'on appelle le clout (l'« influence »). Comme l'affirme l'historien Dominic A. Pacyga dans son étude de 2025 intitulée *Clout City: The Rise and Fall of the Chicago Political Machine*, la machine ne fut jamais une simple bureaucratie corrompue greffée sur le gouvernement municipal — elle naquit de la culture communautaire,

largement catholique et juive, immigrée de quartiers comme Bridgeport, sur le South Side, où le De La Salle Institute, un lycée des Frères des écoles chrétiennes fondé en 1889, forma des générations de futurs chefs de quartier et de maires, dont les Daley, à la loyauté, à la hiérarchie et à l'obéissance. Pacyga décrit une structure politique qui reflétait l'Église catholique elle-même : le maire et le président du parti en pape, les conseillers municipaux (aldermen) et les commissaires de quartier en évêques, les capitaines de circonscription en curés de paroisse, chacun étant censé connaître chaque famille du pâté de maisons et échanger des faveurs contre des votes. Le bar du coin, la paroisse, le bureau de quartier et, parfois, l'établissement de jeux clandestins du voisinage nourrissaient tous le même réseau d'obligations réciproques — ce que Pacyga appelle un système communautaire dans lequel « le prêtre, le rabbin et le gangster » pouvaient tous, chacun à sa manière, faire partie de la machine.

La machine devint une force véritablement municipale sous Anton Cermak, un immigré tchèque élu maire en 1931, qui rassembla une coalition multiethnique de Polonais, de Bohémiens, d'Allemands et de Juifs pour contester la mainmise irlandaise de longue date sur la politique de Chicago — réussissant brièvement, jusqu'à ce qu'une balle destinée au président élu Franklin Roosevelt tue Cermak à Miami en 1933. Le Bridgeport irlandais reprit rapidement le contrôle, et la machine atteignit sa pleine expression sous Richard J. Daley, maire de 1955 à 1976, qui dirigea simultanément l'hôtel de ville et le Parti démocrate du comté de Cook, et traitait le clientélisme comme une sorte de ministère civique : écrivant des lettres pour faire admettre le fils d'un ami en école dentaire, inscrire un administré sur une liste d'attente pour un logement social, ou obtenir un passeport pour un Frère des écoles chrétiennes, tout en s'occupant de l'affaire bien plus vaste consistant à orienter contrats, emplois et décisions de zonage. Pacyga qualifie Daley de « saint patron du clientélisme et du clout à Chicago », une formule qui traduit à quel point le pouvoir de la machine reposait sur des relations personnelles, à l'échelle du quartier, plutôt que sur une idéologie.

C'est ce même socle communautaire qui finit par céder. La libéralisation de l'Église catholique par le concile Vatican II, au début des années 1960, desserra la loyauté paroissiale étroite qui ancrat la politique de quartier, tandis que des réformes imposées par les tribunaux — aboutissant à des décennies de contentieux qui restreignirent l'embauche clientéliste — privaient la machine d'une grande partie des emplois qu'elle échangeait contre des votes. La suburbanisation d'après-guerre attira hors de la ville les familles catholiques d'origine immigrée qui avaient bâti la machine, et le mandat plus technocratique et « néolibéral » de Richard M. Daley après 1989, qui courtisa de nouveaux électeurs, dont la communauté LGBTQ+ de Chicago, tout en réduisant encore le clientélisme traditionnel, montra à quel point l'ancien système avait déjà changé. Pacyga situe l'effondrement final de la machine en 2023, avec les condamnations pour corruption de deux de ses dernières grandes figures.

La texture personnelle, souvent chaotique, de ce déclin est saisie dans le chapitre que l'avocat William J. Bowe consacre à la mairesse Jane Byrne dans ses mémoires [*Riots & Rockets*](#). La victoire improbable de Byrne en 1979 contre le maire soutenu par la machine, Michael Bilandic — alimentée en grande partie par la fureur du public face à la réponse ratée de la ville à un blizzard paralysant — ressembla brièvement à une véritable rupture avec l'ancienne organisation démocrate que sa propre campagne avait combattue. Mais Bowe raconte comment son mandat fut rapidement marqué par la volatilité plutôt que par la réforme : lorsqu'un rapport de transition qu'elle avait commandé à un groupe de conseillers indépendants finit par fuiter dans la presse en juin 1980, après que son administration l'eut gardé sous silence pendant un an, Byrne répondit à l'article du Chicago Tribune qui en résulta non pas en se penchant sur ses conclusions, mais en interdisant purement et simplement l'accès de l'hôtel de ville aux journalistes du quotidien, déclenchant un tollé autour du premier amendement qui domina la une des journaux de la ville pendant des jours. Bowe, qui avait aidé à rédiger une partie du rapport et fut convoqué en pleine nuit pour expliquer aux journalistes du Tribune les centaines de pages du document avant que l'histoire n'éclate, vit dans cet épisode la preuve éloquentes d'une mairesse dont l'instinct pour le théâtre combatif dépassait la capacité à gouverner — un schéma qui, en l'espace de trois ans, contribua à ouvrir la voie à la victoire historique de Harold Washington en 1983.

Quatre maires, quatre Chicago

La politique de l'époque fut dominée, durant sa première décennie, par la continuité : Richard M. Daley, fils du légendaire Richard J. Daley, occupa la mairie de 1989 à 2011, ce qui fait de son mandat cumulé le plus long de

l'histoire de la ville. Ses dernières années au pouvoir furent marquées par des accords d'infrastructure et de privatisation ambitieux, parfois controversés — notamment la mise en location longue durée, en 2008, des parcmètres de la ville, qui généra un paiement initial mais verrouilla des décennies de fortes hausses tarifaires et devint synonyme d'imprévoyance budgétaire — aux côtés d'investissements continus dans les parcs, les pistes cyclables, et d'une candidature infructueuse pour accueillir les Jeux olympiques d'été de 2016.

Meigs Field, vu vers le nord après sa fermeture nocturne ordonnée par le maire Richard M. Daley, 2003.

Rahm Emanuel, ancien membre du Congrès et ancien chef de cabinet de la Maison-Blanche, succéda à Daley en 2011 et resta en poste jusqu'en 2019. Son administration mena un programme axé sur les données et favorable aux entreprises, développa la maternelle préparatoire et la maternelle à temps plein, et supervisa la poursuite du développement du centre-ville, mais elle fut aussi marquée par des conflits douloureux : une grève des enseignants de sept jours en 2012 portant sur les salaires, l'évaluation et les fermetures d'écoles, ainsi que la fermeture, en 2013, d'une cinquantaine d'écoles publiques, concentrées de manière écrasante dans le South Side et le West Side — la plus vaste fermeture massive d'écoles de l'histoire du pays à ce jour. Le second mandat d'Emanuel fut assombri par les retombées de la fusillade policière ayant coûté la vie à Laquan McDonald.

Lori Lightfoot, ancienne procureure fédérale sans expérience électorale préalable, fut élue en 2019, devenant la première femme noire et la première mairesse ouvertement homosexuelle de la ville, en remportant les cinquante circonscriptions (wards) de la ville au second tour. Son mandat unique, qui s'étira jusqu'en 2023, fut largement occupé par la pandémie de COVID-19 et ses répliques, ainsi que par des difficultés persistantes liées à la criminalité, à la réforme policière et à une frustration publique qui la relégua à la troisième place lors de sa tentative de réélection en 2023. Brandon Johnson, ancien enseignant et militant syndical fortement soutenu par le Chicago Teachers Union, remporta cette élection de 2023 et entra en fonction en promettant une approche plus progressiste de la sécurité publique, du logement et de la fiscalité, héritant d'une ville encore aux prises avec les séquelles budgétaires et sociales de la pandémie, ainsi qu'avec une nouvelle vague de demandeurs d'asile arrivant de la frontière sud, qui mit à rude épreuve les systèmes municipaux d'hébergement à partir de 2022 et 2023.

Violence, maintien de l'ordre et heure de vérité

La violence armée demeura l'un des thèmes les plus douloureux et les plus médiatisés de l'époque. Le taux d'homicides de Chicago, fortement concentré dans un nombre relativement restreint de quartiers du South Side et du West Side alors que le reste de la ville demeurait bien plus sûr, attira une attention nationale persistante et, parfois, des caractérisations déformées de la ville dans son ensemble. Les taux fluctuèrent au fil des deux décennies — en baisse au milieu des années 2000 et au milieu des années 2010, en forte hausse en 2016 puis de nouveau durant les années de pandémie 2020 et 2021 — et devinrent un point de tension récurrent tant dans la politique municipale que dans les débats nationaux sur les politiques urbaines.

Aucun épisode ne contribua davantage à redéfinir le débat de l'époque sur le maintien de l'ordre que la mort de Laquan McDonald, un adolescent de dix-sept ans abattu de seize balles par l'officier Jason Van Dyke en octobre 2014. Les autorités municipales s'opposèrent pendant plus d'un an à la publication de la vidéo de bord du véhicule de police montrant la fusillade ; lorsqu'un juge en ordonna la diffusion en novembre 2015, les images, qui contredisaient la version officielle — selon laquelle McDonald se serait jeté sur les policiers —, déclenchèrent des manifestations soutenues et une crise de

confiance du public envers le service de police et l'administration Emanuel. Des enquêtes indépendantes, notamment celles du journaliste Jamie Kalven et de l'Invisible Institute, avaient soulevé de premières questions sur l'affaire avant la publication de la vidéo. Les retombées comprirent le licenciement du chef de la police, une enquête du ministère de la Justice des États-Unis qui conclut à un usage systématique d'une force excessive et à des violations des droits civiques par le service de police de Chicago, un décret de consentement fédéral ultérieur imposant une réforme sous surveillance judiciaire, et, en 2018, la condamnation de Van Dyke pour meurtre au deuxième degré — l'une des rares condamnations d'un policier de Chicago pour une fusillade survenue en service. L'affaire devint une référence nationale dans le vaste débat sur la responsabilité policière qui s'intensifia au cours de la décennie suivante.

La parenthèse pandémique

La COVID-19 atteignit Chicago au début de 2020, et la ville, comme le reste du pays, mit à l'arrêt une grande partie de sa vie publique dès le mois de mars : écoles, restaurants, théâtres et bureaux fermèrent ou se vidèrent, et les trottoirs habituellement denses du Loop restèrent silencieux pendant des mois. La pandémie frappa le plus durement les communautés noires et latinos de la ville lors de ses premières vagues, mettant en lumière des disparités anciennes dans l'accès aux soins de santé et la prévalence de maladies chroniques sous-jacentes, tout en dévastant les petites entreprises et les institutions culturelles qui dépendaient de l'affluence et du public en salle. La mort de George Floyd à Minneapolis, en mai 2020, déclencha également d'importantes manifestations à Chicago, accompagnées d'épisodes de troubles et de pillages qui tendirent encore les relations entre les habitants et la police, dans une année déjà marquée par l'anxiété économique et l'isolement. La reprise après la pandémie s'avéra inégale : le taux d'occupation des bureaux du centre-ville resta pendant des années en deçà des niveaux d'avant 2020, à mesure que le travail à distance et hybride redessina les habitudes de déplacement, même si le secteur des congrès, les restaurants et les lieux culturels de la ville retrouvèrent progressivement, d'ici le milieu des années 2020, quelque chose proche de leur vitalité d'antan.

Toujours une ville mondiale

La Willis Tower, vue vers l'est en direction de Navy Pier en hiver, 2024.

À travers les booms, les crises, les scandales et la pandémie, Chicago ne renonça jamais à sa prétention à la pertinence mondiale. Sa silhouette urbaine continua d'attirer des passionnés d'architecture du monde entier, un statut consolidé par des institutions comme le Chicago Architecture Center et une exposition biennale d'architecture lancée en 2015. McCormick Place demeura l'un des plus vastes centres de congrès d'Amérique du Nord, accueillant des salons professionnels qui attiraient chaque année des centaines de milliers de visiteurs. L'aéroport international O'Hare, malgré la concurrence périodique d'autres plaques tournantes, resta parmi les aéroports les plus fréquentés au monde, prolongeant sous une forme résolument moderne le rôle de carrefour de transport que la ville jouait déjà au XIXe siècle. Le Millennium Park, Navy Pier et le campus des musées du front de lac continuèrent d'ancrer une économie touristique qui, dans les années 2020, attirait de nouveau des dizaines de millions de visiteurs chaque année.

Le hip-hop de Chicago, de Kanye au drill

La scène musicale de Chicago au XXIe siècle se révéla tout aussi inventive que ses pionniers du blues et de la house. Kanye West, élevé sur le South Side et guidé à ses débuts par le producteur No I.D., se bâtit une réputation nationale comme producteur avant de percer comme rappeur à part entière au début des années 2000, ouvrant la voie à une vague de hip-hop identifiée à Chicago, allant du Common, socialement engagé, au Chance the Rapper indépendant, porté par les mixtapes,

dont l'album de 2016 *Coloring Book* — publié uniquement en streaming — devint le premier disque diffusé exclusivement en streaming à remporter un Grammy. Un son plus dur, nettement identifié au South Side, émergea parallèlement au début des années 2010 : le drill, un style épuré et menaçant construit autour de producteurs comme Young Chop, perça au niveau national avec le single de Chief Keef « I Don't Like » en 2012, et le drill de Chicago finit par influencer des scènes hip-hop aussi lointaines que New York et Londres.

Lollapalooza rentre au bercail, et une nouvelle aile pour l'Art Institute

La Modern Wing de l'Art Institute, tout juste inaugurée, vue depuis le toit du Gage Building, 2009.

Chicago devint également le foyer permanent d'un festival qui avait autrefois parcouru le pays. Le Lollapalooza de Perry Farrell, lancé en 1991 comme une tournée itinérante de rock alternatif, cessa ses activités en 1997 avant d'être

La fontaine du Millennium Park et la Modern Wing de l'Art Institute, 2009.

relancé en 2003 ; en 2005, ses organisateurs l'installèrent définitivement à Grant Park, attirant 66 000 spectateurs sur deux jours pour une programmation d'une soixantaine d'artistes, et, dès 2016, il était devenu un rendez-vous annuel de quatre jours sur le front de lac, attirant chaque été des centaines de milliers de visiteurs venus du monde entier — confirmant l'ancrage de Chicago dans une culture des festivals que Lollapalooza avait lui-même contribué à inventer à l'échelle nationale. L'Art Institute fit également sa propre démonstration de force au XXI^e siècle en mai 2009, en inaugurant la Modern Wing, une extension de 264 000 pieds carrés conçue par l'architecte italien Renzo Piano — ses murs de verre coiffés d'un pare-soleil en aluminium en forme de « tapis volant », et reliée au Millennium Park de l'autre côté de la rue par la Nichols Bridgeway, elle aussi signée Piano. Plus vaste agrandissement de l'histoire du musée, la Modern Wing fit de l'Art Institute le deuxième plus grand musée d'art du pays et offrit à l'institution fondée dans les cendres du grand incendie un espace pour l'art moderne et contemporain à la hauteur de ses collections historiques.

Une ville toujours en train de se faire

Vue aérienne vers le nord-ouest au-dessus du Millennium Park, en direction du kiosque Pritzker et du Prudential Building, 2026 — une ville qui, comme toujours, continue de se réinventer.

En parcourant du regard l'arc complet de cette carte — d'un portage entre deux bassins versants, à un fort et un comptoir de traite, à une ville champignon ferroviaire incendiée puis reconstruite en l'espace d'une génération, à un colosse industriel nourri par des vagues de migration venues du Sud américain et du monde entier, jusqu'à la métropole tentaculaire, disputée et sans cesse redéfinie du XXI^e siècle — un même fil conducteur traverse toute cette histoire : Chicago n'a jamais cessé de se réinventer en réponse aux quelques mêmes forces qui l'avaient façonnée à l'origine. La géographie, qui signifiait autrefois un court portage entre les Grands Lacs et le bassin versant du Mississippi, signifie aujourd'hui un front de lac réimaginé en espace vert et une position centrale qui fait toujours de la ville une plaque tournante pour le fret, la finance et les vols aériens. La migration, qui bâtit le Black Belt, Pilsen, Little Village et cent autres quartiers, se poursuit aujourd'hui sous de nouvelles formes, de l'immigration internationale à la redistribution continue des propres habitants de la ville, pâté de maisons par pâté de maisons. Et la réinvention — cette volonté, née en partie de la nécessité et en partie de l'ambition, de démolir et de reconstruire, de se battre sur ce que la ville doit à ses habitants et sur qui a le droit de façonner son avenir — reste aussi visible dans un débat sur des fermetures d'écoles ou une bataille autour d'un décret de consentement policier qu'elle l'était dans la reconstruction rapide qui suivit le grand incendie. Le Chicago des années 2020 n'est plus la ville que connut Jean Baptiste Point du Sable, ni celle des Union Stock Yards, ni même tout à fait celle de la convention de 1968 ou

des années Harold Washington. Mais elle en est indéniablement l'héritière : un lieu qui discute encore, qui construit encore, qui prouve encore qu'un passage marécageux entre deux systèmes hydrographiques a pu devenir l'une des grandes villes du monde, au sens le plus authentique du terme.

Sources : Dominic A. Pacyga, [Clout City: The Rise and Fall of the Chicago Political Machine](#) (2025) ; William J. Bowe, chapitre 3, [Riots & Rockets](#) (2025) ; William J. Bowe, [Riots & Rockets: A Dash of the Army, a Dose of Politics, and a Life in the Law](#) (2025) ; Natalie Y. Moore, [The South Side: A Portrait of Chicago and American Segregation](#) (2016) ; Ben Austen, [High-Risers: Cabrini-Green and the Fate of American Public Housing](#) (2018) ; Larry Bennett, [The Third City: Chicago and American Urbanism](#) (2010) ; reportage d'investigation de Jamie Kalven et de l'[Invisible Institute](#) sur la mort de Laquan McDonald ; NPR, [50 Years of Hip-Hop History: Chicago](#) (2023) ; Chicago Sun-Times, [Looking Back at 20 Years of Lollapalooza in Chicago](#) ; The Art Institute of Chicago, [The Modern Wing: Renzo Piano and the Art Institute of Chicago](#).

Crédits photographiques : 1852 South Allport Avenue, Pilsen — Photo de Lawrence Okrent, CD ; « Scabby the Rat » devant l'hôtel de ville — Photo de Jack W. Zimmerman, CD ; La Modern Wing de l'Art Institute — The Art Institute of Chicago ; Fontaine du Millennium Park et la Modern Wing — The Art Institute of Chicago. Les sources Internet des autres photos ne sont pas identifiées.

Index

- A Cliff Dweller's History** : 6
- A Daughter** : 44
- A Historical Guide** : 61
- A Street** : 41
- A Study of Race Relations** : 41
- A. L. Van Den Berghen** : 13
- A. T. Andreas** : 7, 16, 37
- Aaron Montgomery Ward** : 39
- Abraham Lincoln** : 24
- Adam Cohen et Elizabeth Taylor** : 60
- Adams Street** : 30, 35, 45
- Adelina Patti** : 35
- Adler** : 30, 34, 35, 40
- Adler Planetarium** : 40
- Adrian Smith** : 52
- Al Capone** : 42, 43, 48
- Alan Alda** : 58
- Albert F. Scharf** : 9
- Alfonso Iannelli** : 43
- Alfred Theodore Andreas** : 14
- Allemands** : 22, 23, 32, 43, 64
- Américains** : 14, 17, 33, 34, 43, 46, 51, 54
- Américains le Cracker Jack** : 34
- American Party** : 23
- American Pharaoh** : 60
- Amérique** : 11, 15, 21, 33, 36, 38, 51, 66
- An Update** : 61
- Anderson** : 44
- Anish Kapoor** : 62
- Ann Durkin Keating** : 61
- Annie Allen** : 41
- Anton Cermak** : 42, 43, 64
- Argyle Street** : 44
- Armory Show** : 44
- Armstrong à Chicago** : 44
- Arnold R. Hirsch** : 60
- Art Green** : 59
- Art Institute** : 7, 35, 36, 37, 39, 45, 59, 61, 67, 68
- Art Institute of Chicago** : 7, 35, 37, 45, 61, 68
- Arts Club of Chicago** : 44
- Atlantique** : 19, 46, 53, 58
- Auditorium Building** : 30, 34, 35, 37, 49
- Auditorium Theatre** : 34, 37
- Augustine J. Bowe** : 7
- Aurora Branch Railroad** : 20
- Austin et Roseland** : 63
- Austin High Gang** : 44
- Bean** : 62
- Ben Johnson** : 52
- Benjamin Harrison** : 35
- Bernard Sahlins et Howard Alk** : 58
- Bernardine Dohrn** : 55, 61
- Bernarr MacFadden** : 36
- Bibliothèque Harold Washington** : 56, 61
- Big Bill Thompson** : 42
- Big Shoulders** : 44
- Bill Murray** : 58
- Birth of House Music** : 61
- Black Belt** : 41, 54, 67
- Black Hawk** : 17, 25
- Black Mayor** : 61
- Black Partridge** : 14, 15
- Board of Trade** : 21, 46
- Bohémiens** : 43, 64
- Bowe** : 7, 8, 55, 61, 64, 68
- Brandon Johnson** : 65
- Brandon Road** : 40
- Broncho Billy** : 44
- Bronzeville** : 40, 41, 48
- Bubbly Creek** : 32
- Bughouse Square** : 44
- Burnham** : 7, 30, 33, 34, 37, 38, 39, 40, 44, 48, 52
- Burnham et Bennett** : 39, 40
- Burnham Library** : 7

Byrne : 56, 64
 Byrne et Richard M. Daley : 56
 Cabrini-Green : 51, 57, 61, 63, 68
 Calumet : 15, 40, 53, 55
 Camp Douglas : 24, 25
 Capone : 42, 43, 48
 Carl Sandburg : 44, 48
 Carter Harrison : 32
 Carter Harrison Sr : 32
 Catherine O’Leary : 27
 Central Park à New York : 33
 Century of Progress : 46, 48
 Century of Progress International Exposition : 46
 Céréales : 19, 21, 24, 53
 Cermak : 42, 43, 64
 Cermak à Miami : 64
 Chance the Rapper : 66
 Charles Norman Fay : 35
 Charles R. Hasbrouck : 51
 Charlie Chaplin : 44
 Chekagou : 6, 9
 Chess Records : 58, 61
 Chicago Architectural Landmarks : 7
 Chicago Architecture Center : 7, 66
 Chicago Board of Trade : 21, 46
 Chicago Board of Trade Building : 46
 Chicago Commission : 41, 48
 Chicago Defender : 40
 Chicago Department of Aviation : 61
 Chicago Divided : 61
 Chicago Freedom Movement : 54
 Chicago Grand Opera Company : 35
 Chicago Harbor Lock : 40
 Chicago History Museum : 7, 15, 16, 25, 26, 37, 48, 61
 Chicago Housing Authority : 51, 57, 63
 Chicago Imagists : 59
 Chicago Landmark : 58
 Chicago Neighborhoods : 61
 Chicago Outfit : 42
 Chicago Poems : 44, 48
 Chicago Political Machine : 63, 68
 Chicago Public Library Archives : 61
 Chicago Sanitary : 32
 Chicago School of Architecture Foundation : 51
 Chicago Seven : 52
 Chicago Sun-Times : 59, 68
 Chicago Symphony Orchestra : 35, 37
 Chicago Tribune : 21, 29, 36, 59, 64
 Chicago Tribune Building : 29
 Chicago's Harold Washington : 61
 Chicagoans : 41, 42, 44, 56, 59
 Chief Keef : 67
 Chris Farley : 58
 Christophe Colomb : 33
 Cicero Avenue : 40
 City Beautiful : 34, 39
 Clark et Randolph : 51
 Clark et Washington Streets : 28
 Claude : 6, 7, 9
 Claude Allouez : 9
 Cliff Dweller : 6, 7, 44, 45, 51, 52
 Cliff Dwellers : 7, 44, 51, 52
 Cloud Gate : 62
 Clout City : 63, 68
 Coloring Book : 67
 Columbus Drive : 45
 Comedy History : 61
 Commercial Club of Chicago : 38
 Commission : 7, 19, 25, 41, 46, 48, 55, 56
 Compass Players : 58
 Confédération des Illinois : 9
 Congressional Research Service : 61
 Conquête : 11
 Conrad Hilton : 55
 Cook : 9, 43, 48, 50, 51, 52, 63, 64
 Cottage Grove : 43
 Council Wars : 56
 Crown Fountain : 62
 Cyrus McCormick et George Pullman : 29
 Daley : 7, 43, 50, 51, 52, 54, 55, 56, 57, 60, 62, 64, 65

Dan Aykroyd : 58
 Dan Ryan : 50
 Dana-Thomas House de Wright : 51
 Daniel Burnham : 30, 33, 38, 44, 52
 Dankmar Adler : 30, 35
 Dankmar Adler et Louis Sullivan : 35
 Dean O'Banion : 42
 Dearborn : 7, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 25, 29, 38
 DeKoven Street : 27
 Democratic Society : 55
 Dépression : 19, 38, 43, 44, 46, 47
 Dépression Panorama : 46
 Detroit et Milwaukee : 53
 Dill Pickle Club : 44
 Division et Larrabee : 51
 Division Street : 59
 DJ Frankie Knuckles : 58
 Dohrn : 55, 61
 Dominic A. Pacyga : 63, 68
 Douglas C-54 : 47
 Dresden Island : 40
 DuPage et Will : 9
 DuSable Black History Museum : 62
 Dwight D. Eisenhower : 53
 Edward Bennett : 38
 Edward J. Kelly : 43
 Edward Vrdolyak et Edward Burke : 56
 Edwin Booth : 34
 Eisenhower Expressway : 50
 Elizabeth II : 53
 Ellis Chesbrough : 23
 Emanuel : 65, 66
 Encyclopaedia Britannica : 6, 55, 61
 Erik Nordstrom : 7
 Essanay : 44, 45
 États-Unis : 11, 14, 15, 31, 36, 40, 42, 53, 66
 Etta James et Chuck Berry : 58
 Eugene Sawyer : 57
 Eugene Williams : 41
 Europe : 10, 22, 41
 Européens : 9, 10
 Exposition : 16, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 44, 46, 48, 52, 59, 66
 False Image : 59
 Federal Housing Administration : 50
 Ferdinand Peck : 35
 Fibber McGee : 46
 Field Museum : 36, 40
 Field Museum of Natural History : 40
 First Ward : 32
 Fleetwood Mac : 58
 Fort Dearborn : 7, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 25, 38
 Fort Dearborn Park : 15
 Fort Wayne : 14
 Foster Avenue : 52
 Fountain of Time : 39
 Fox et Wisconsin : 10
 Français : 10, 11, 12, 15, 34
 France : 6, 10, 11
 Frank Gehry : 62
 Frank Lloyd Wright : 35, 43, 48, 51
 Frankie Knuckles Way : 58
 Franklin Roosevelt : 43, 64
 Frederick Law Olmsted : 33
 Freeman Gosden et Charles Correll : 46
 From the Warehouse : 61
 Gage Building : 67
 Garrick Theater de Louis Sullivan : 7
 Gary Rivlin : 61
 Gene Siskel : 59
 George Davis : 18, 25
 George Ferris : 36
 George Floyd à Minneapolis : 66
 George Kirke Spoor : 44
 George Wellington Streeter : 40
 Gertrude Lempp Kerbis : 53
 Getty Images : 61
 GI Bill : 50
 Gladys Nilsson : 59
 Glessner House : 7, 51
 Gloria Swanson : 44

Goodman Theatre : 45
 Gordon Gill Architecture : 52
 Grand Crossing : 42
 Grand Incendie : 6, 7, 25, 27, 39, 67
 Grande Migration : 6, 40, 47, 48, 54, 63
 Grande-Bretagne : 11
 Grands Lacs : 10, 15, 18, 19, 25, 40, 53, 67
 Grant Park : 39, 40, 48, 54, 55, 61, 62, 67
 Gray Wolves : 32
 Great Lakes : 39, 61
 Green Mill : 59
 Gwendolyn Brooks : 41
 Hairy Who : 59, 61
 Hamlin Garland : 44
 Harold Washington : 56, 60, 61, 64, 68
 Harrison : 32, 35, 37
 Haymarket : 30, 31, 36, 37
 Haymarket Square : 31, 37
 Heald : 14, 15
 Henry Ford : 31
 Henry Hobson Richardson : 51
 Hermann Hesse : 58
 Hezekiah Bradley : 17
 Higgins Road : 52
 Highland Park : 58
 Hinky Dink : 32, 37
 His Battle : 60
 History : 6, 7, 14, 15, 16, 25, 26, 37, 40, 48, 61, 62, 68
 History of Chicago : 6, 7, 14, 16, 25, 37
 Hog Butcher : 31, 32, 44
 Holabird : 30, 46, 52
 Hollywood : 44
 Home Insurance Building : 29, 30, 37
 Hot Five : 44
 Hot Seven : 44
 Howard Van Doren Shaw : 44, 45
 Howlin' Wolf : 58
 Hyde Park : 52, 59
 Hyde Park Art Center : 59
 I Can't Be Satisfied : 58

I Don't Like : 67
 I Will : 28, 29, 34
 Illinois : 7, 9, 10, 11, 17, 19, 20, 21, 24, 25, 32, 39, 40, 41, 51, 61, 63
 Illinois à Chicago : 7, 51
 Illinois Central : 40
 Illinois Frank Lowden : 41
 Illinois Rock : 61
 Illinois Waterway : 40
 Illinois-Michigan : 7, 11, 19, 25
 Invisible Institute : 66, 68
 Isabel Wilkerson : 61
 Jack Jones : 44
 Jackson Park : 33, 39
 Jackson Park à Lincoln Park : 39
 Jacques Marquette : 10
 James H. McVicker : 34
 James Ingo Freed : 52
 James S. Buckingham : 19
 Jamie Kalven : 66, 68
 Jane Byrne : 56, 64
 Jason Van Dyke : 65
 Jean Baptiste Point du Sable : 12, 15, 67
 Jeddah Tower : 52
 Jeff Perry et Gary Sinise : 58
 Jefferson et Lake : 52
 Jenney : 30
 Jeux : 57, 58, 64, 65
 Jim Crow : 40, 54
 Jim Falconer : 59
 Jim Nutt : 59
 Joan Rivers : 58
 John A. Holabird : 46
 John A. Holabird Jr : 46
 John Ashcroft Look Back : 61
 John Belushi : 58
 John Coughlin et Michael : 32
 John H. Kinzie : 23
 John Kinzie : 12, 18
 John Malkovich et Laurie Metcalf : 58
 John Mitchell : 11

John Peter Altgeld : 31
John Root et Bruce Goff : 52
John Wellborn Root : 30
John Whistler : 13
Johnny Torrio : 42
Johnson Lasky Architects : 52
Joliet : 10
Joseph et Mackinac : 15
Juicy Fruit : 34
Juifs : 43, 64
Justice des États-Unis : 66
Kanye West : 66
Kate Newell Doggett : 29
Kelly-Nash : 43, 56
Kenneth Sawyer Goodman : 45
Keystone de Mack Sennett : 44
King : 19, 31, 43, 52, 54, 55, 57, 60, 61, 62, 68
King Oliver : 43
Kinzie : 12, 13, 14, 15, 18, 23, 25
Lager Beer : 23, 25
Lake Calumet : 53
Lake et Market : 24
Lake Shore Drive : 39
Lake View : 52
Laquan McDonald : 65, 68
LaSalle : 7, 19, 29, 30, 63
LaSalle et Adams Streets : 30
Laurence Booth : 52
Lawrence Okrent : 61, 68
Lawrence Seaway : 61
Lawrence Seaway Officially Opened : 61
Lee's Place : 13
Leonard Crunelle : 39
Leonard et Phil Chess : 58
Levee : 32, 37
Levi Boone : 23, 25
Linai Helm : 15
Little Egypt : 36
Little Village : 59, 63, 67
Little Walter : 58
Lockport Lock : 40
Logan : 54, 55, 61
Lollapalooza : 67, 68
Loop : 18, 29, 30, 32, 37, 46, 48, 52, 57, 58, 62, 63, 66
Lorado Taft : 39
Lori Lightfoot : 65
Louis Armstrong : 44, 48
Louis Joliet : 10
Louis Sullivan : 7, 30, 34, 35, 51
Louisiane : 10, 13, 40
Ludwig Mies : 52
Machine : 6, 21, 23, 32, 42, 43, 50, 51, 54, 55, 56, 60, 63, 64, 68
Machine de Daley : 56
Madison et Dearborn : 29
Madison Street : 34, 54
Mamie Till-Mobley House Museum : 62
Manufactures Building : 34
Marc Kelly Smith : 61
Marc Smith : 59
Mark Twain à Rabindranath Tagore : 29
Marquette : 10, 54
Marquette Park : 54
Marseilles et Starved Rock : 40
Marshall Field : 29
Martin Luther King Jr : 54
Maxwell Street : 58
Mayor Richard J. Daley : 60
McCormick Place : 63, 66
McCormick Reaper Works : 31
McKinley Morganfield : 58
McVicker's : 34, 35, 37
Michael Bilandic : 64
Michael Shakman : 56
Michigan : 7, 9, 11, 15, 19, 20, 21, 25, 28, 33, 34, 35, 39, 40, 41, 48, 53, 55, 62
Michigan Avenue : 25, 34, 35, 39, 48, 55, 62
Michigan Avenue et Adams Street : 35
Michigan Avenue et Congress Street : 34
Middle Border : 44
Midway Plaisance : 35, 36, 37, 39
Midway Studios : 39

Midwest : [10](#), [21](#), [28](#), [44](#), [46](#), [53](#), [62](#)
Midwest de Main-Travelled Roads : [44](#)
Mike Myers : [58](#)
Mike Royko : [60](#)
Millennium Park : [57](#), [62](#), [63](#), [66](#), [67](#), [68](#)
Miller House : [18](#)
Milwaukee : [28](#), [44](#), [53](#)
Mississippi : [10](#), [11](#), [17](#), [18](#), [19](#), [25](#), [32](#), [40](#), [58](#), [67](#)
Modern Wing : [67](#), [68](#)
Monadnock Building : [30](#)
Monroe Street : [57](#)
Moran : [42](#)
Muddy Waters : [58](#)
Muddy Waters en Angleterre : [58](#)
Municipal Pier : [43](#)
Museum Campus : [39](#), [40](#)
Museum of Modern Art : [44](#)
Nathan Heald : [14](#)
Navy Pier : [39](#), [43](#), [53](#), [66](#)
Near North : [40](#), [51](#), [57](#), [62](#), [63](#)
Near North Side : [40](#), [51](#), [57](#), [63](#)
Near West Side de Chicago : [27](#)
New York : [28](#), [30](#), [33](#), [35](#), [53](#), [59](#), [67](#)
New York et Londres : [67](#)
New-Yorkais : [18](#), [22](#), [33](#)
Newberry Library : [7](#), [15](#), [16](#), [25](#), [48](#)
Nichols Bridgeway : [67](#)
Nonplussed Some : [59](#)
North Clark Street : [42](#)
North Halsted Street : [58](#)
North LaSalle Street : [63](#)
North Side : [40](#), [42](#), [44](#), [45](#), [51](#), [57](#), [63](#)
North State Street : [45](#)
North Wells Street : [58](#)
Northerly Island : [46](#)
O'Hare History : [61](#)
Oak Street : [25](#), [60](#)
Oak Street Beach : [25](#)
Obama Presidential Center : [62](#)
Orchard Field : [47](#), [52](#)

Orchestra Hall : [35](#), [44](#)
Pablo Picasso : [44](#)
Pacyga : [63](#), [64](#), [68](#)
Palace of Fine Arts : [34](#)
Palmer House : [25](#), [26](#)
Palmolive Building : [46](#)
Paris : [11](#), [39](#)
Patrick Eugene Prendergast : [32](#)
Patrick Nash : [43](#)
Paul Kleppner : [61](#)
Paul Sills : [58](#)
Pays des Illinois : [10](#)
Peter Bullock : [61](#)
Peter Fish Studios : [61](#)
Pilsen : [59](#), [63](#), [67](#), [68](#)
Pilsen et Albany Park : [63](#)
Plan de Chicago : [34](#), [38](#), [39](#)
Poetry Foundation : [61](#)
Politics of Race : [61](#)
Polonais : [43](#), [58](#), [64](#)
Potawatomis : [9](#), [13](#), [14](#), [15](#), [17](#)
Potawatomis L'événement : [17](#)
Prairie School : [51](#)
Prairie School Review : [51](#)
Première Guerre : [40](#)
Presumed Innocent : [59](#)
Prohibition à Chicago : [42](#)
Prudential Building : [49](#), [57](#), [67](#)
Pulitzer : [41](#), [44](#), [59](#)
Quant au Chicago Literary Club : [29](#)
Race Relations : [41](#), [48](#)
Race Riot : [41](#)
Rahm Emanuel : [65](#)
Randolph Street : [31](#)
Rebaptisé Holabird : [46](#)
Red Summer : [41](#)
Regis Chicago de Jeanne Gang : [51](#)
Renaissance de Chicago : [6](#), [43](#), [44](#)
Renaissance de Chicago Midway Gardens : [43](#)
René-Robert Cavelier : [10](#)

Renzo Piano : 67, 68
Richard Hunt : 62
Richard J. Daley : 7, 43, 50, 51, 56, 60, 64, 65
Richard J. Daley of Chicago : 60
Richard M. Daley : 56, 57, 60, 62, 64, 65
Riots : 20, 55, 61, 64, 68
Robert F. Kennedy : 55
Robert Herrick : 44
Robert Taylor Homes : 51, 57, 63
Roche : 30, 33, 35, 44, 46, 57, 63, 65, 66
Rockets : 55, 61, 64, 68
Roger Ebert : 59
Roll Museum : 61
Rolling Stones : 58
Rookery : 7, 30, 37
Root : 30, 37, 46, 52
Rotunda Building : 53
Rush Street : 20
S. Steel : 55
Saint-Laurent : 10, 53
Saint-Laurent à Navy Pier : 53
Saint-Valentin : 42, 48
Sandburg : 44, 48
Sandburg et Dreiser : 44
Sanitary District : 32, 40
Sanitary District of Chicago : 32
Sarah Bernhardt : 34
Saturday Night Live : 58
Saul Bellow : 59
Scabby the Rat : 63, 68
Scott Turow : 59
SDS : 55
Sécession : 24, 35
Seconde Guerre : 47, 50
Seven Continents : 53
Shedd Aquarium : 40
Sherwood Anderson : 44
Ship Canal : 32, 40
Sister Carrie : 44
Sky Ride : 46

Sol Bloom : 36
Soldier Field : 40
Sonny Boy Williamson : 58
South Allport Avenue : 63, 68
South Calumet Avenue : 15
South Fork du South Branch : 32
South LaSalle Street : 29, 30
South Loop : 58
South Michigan Avenue : 39
South Prairie Avenue : 42
South Side : 24, 31, 41, 43, 44, 48, 51, 54, 55, 57, 58, 60, 63, 64, 65, 66, 67, 68
South Side de Chicago : 43
South Side et West Side : 48
Southeast Side : 55
Southeast Side de Chicago : 55
Southwest Side : 63
Stanley Tigerman : 52
State et Washington : 38
State Street : 39, 41, 43, 45
Stephen A. Douglas : 24
Stephen Colbert et Amy Poehler : 58
Steppenwolf : 58, 61
Steppenwolf Theatre Company : 61
Stock Yards : 31, 32, 37, 55, 67
Stuart Cohen et Ben Weese : 52
Stuart Dybek : 59
Studs Terkel : 59
Suellen Rocca et Karl Wirsum : 59
Sullivan : 7, 30, 34, 35, 51
Sun Belt : 55, 63
Sweet Home : 35
Swift et Morris : 31
Territoire du Nord-Ouest : 11
Terry Kinney : 58
The Adventures of Augie March : 59
The Chicago Political Tradition : 37, 61
The Cliff Dwellers : 44
The Congo : 44
The Good War : 59
The Making : 61

The Mayors : [37](#), [61](#)
The Negro : [41](#), [48](#)
The Rise : [63](#), [68](#)
The SDS Revolutionaries Then : [55](#)
The Second City : [58](#), [61](#)
The Story of Bathhouse John : [32](#), [37](#)
The Tramp : [44](#)
The Warmth of Other Suns : [61](#)
Theodore Dreiser : [44](#)
Theodore Thomas : [35](#)
Thomas : [34](#), [35](#), [51](#), [52](#)
Thompson : [42](#), [43](#)
Tina Fey : [58](#)
Town of Chicago : [18](#)
Transformation : [18](#), [40](#), [55](#), [57](#), [63](#)
Tribune Tower : [38](#)
United Press International : [6](#)
Université de Chicago : [7](#), [39](#), [55](#), [58](#)
Upton Sinclair : [32](#)
Uptown Poetry Slam : [59](#)
Uptown sur North Broadway : [59](#)
Vachel Lindsay : [44](#)
Van Buren Street : [39](#)
Van Dyke : [65](#), [66](#)
Vatican II : [64](#)
Vincenzo Coronelli : [6](#)
Vincenzo Maria Coronelli : [9](#)
Vintage Chicago : [6](#), [7](#)
Vintage Chicago History : [6](#)
Vintage Chicago Map : [6](#), [7](#)
Viola Spolin : [58](#)
W. D. Kerfoot : [28](#)
Wainwright Building : [30](#)
Walker Johnson : [52](#)
Washington : [28](#), [33](#), [38](#), [56](#), [57](#), [60](#), [61](#), [64](#), [68](#)
Washington et Saint-Louis : [33](#)
Water Tower : [25](#)
Weather Underground : [55](#)
Weland : [53](#)
Wells : [14](#), [58](#)
West Loop : [57](#)
West Side : [27](#), [48](#), [51](#), [54](#), [57](#), [58](#), [60](#), [63](#), [65](#)
West Side de Chicago : [27](#), [54](#)
WGN : [46](#)
WGN Channel : [46](#)
Wilbert R. Hasbrouck : [51](#)
William B. Ogden : [18](#), [23](#)
William Hale : [42](#)
William Holabird : [46](#)
William Holabird et Martin Roche : [46](#)
William Hull : [14](#)
William J. Bowe : [7](#), [55](#), [61](#), [64](#), [68](#)
William O. et Erna Goodman : [45](#)
William Wells : [14](#)
Willie Dixon : [58](#)
Windy City : [33](#)
Wisconsin : [10](#), [15](#), [20](#), [21](#), [25](#), [28](#), [55](#)
Wisconsin Steel : [55](#)
WMAQ et WLS : [46](#)
Wolf Point : [12](#), [18](#), [25](#)
Wrigley Building : [38](#), [46](#)
Young Chop : [67](#)